

À Nos Rythmes

Comment j'ai trouvé l'amour



MOUSSA

Le Premier Regard

— *Ce qui se reflète* —

Il y a des choses que l'on ne choisit pas. On ne choisit pas sa famille, on ne choisit pas l'époque dans laquelle on naît, et on ne choisit certainement pas la première fois que son cœur décide de battre pour quelqu'un d'autre.

Moussa avait grandi au milieu du bruit. Pas le bruit des rues ou des marchés — non, le bruit d'une famille nombreuse qui remplissait chaque pièce de la maison de voix, de rires, de disputes et de silences lourds. Une famille qui savait envelopper d'amour en façade, mais dont Moussa, même enfant, sentait confusément le vide derrière les gestes. Il s'en fichait. Ou du moins, il faisait semblant. Il riait avec ses frères, jouait avec ses sœurs, et gardait pour lui ce petit quelque chose qui lui disait que tout n'était pas tout à fait vrai.

Ce qu'il y avait de vrai, en revanche, c'était les matins. Les matins où il enfilaient son uniforme, ramassait son sac et sortait dans l'air frais d'Abidjan avant que la chaleur de la journée ne s'installe. Ces matins-là appartenaient qu'à lui. Il avait dix ans quand tout commença vraiment.

Le collègue. Un mot qui sonnait grand, presque intimidant, pour un garçon qui venait tout juste de quitter le primaire. Le premier jour, Moussa entra dans sa salle de classe avec cette démarche qu'il avait déjà

— la tête haute, le sourire facile, ce naturel qui faisait que les gens se sentaient à l'aise avec lui en quelques secondes. Il salua à droite, plaisanta à gauche, trouva une place et posa ses affaires.

C'est là qu'il la vit.

Elle était assise de l'autre côté de la salle, dans cette lumière de fin de matinée qui entrait par les fenêtres sans vitres. Elle ne faisait rien de particulier — elle parlait avec une camarade, les yeux vifs, un sourire discret aux lèvres. Moussa ne sut pas expliquer ce qui se passa en lui à ce moment précis. Ce n'était pas encore de l'amour — il ne savait même pas ce que ce mot voulait vraiment dire. C'était plus simple et plus étrange que ça. C'était juste... une évidence. Comme quand on entend une musique pour la première fois et qu'on a l'impression de l'avoir toujours connue.

Qu'est-ce qu'elle est belle.

Il détourna le regard presque aussitôt, un peu surpris par sa propre pensée. Autour de lui les élèves s'installaient, les bavardages remplissaient la salle, et le premier jour de collège continuait comme si rien ne s'était passé.

Mais quelque chose s'était passé. Moussa le savait sans pouvoir le nommer.

* * *

Il hésita toute la matinée à lui adresser la parole. Chaque fois qu'il se retournait dans sa direction, quelque chose le retenait — une timidité

nouvelle, étrange chez un garçon aussi sociable. Il regardait ailleurs, faisait semblant d'être occupé, et recommençait.

Ce fut son camarade d'enfance qui le sauva malgré lui.

— On joue à Action ou Vérité ?

La proposition fit le tour de la classe comme une petite flamme. Quelques-uns hésitèrent, d'autres acceptèrent immédiatement, et bientôt un petit groupe s'était formé, Moussa compris, et elle aussi — assise là, dans le même cercle que lui, séparés seulement par quelques élèves.

Le jeu commença. Les questions fusaient, les rires aussi. Moussa répondait facilement, plaisantait, se sentait dans son élément. Puis vint son tour.

Et la question vint d'elle.

Sa voix était calme, presque amusée, comme si elle savait déjà que la réponse serait intéressante.

— Dans cette classe, quelle est la fille qui te plaît le plus ?

Le silence qui suivit ne dura qu'une seconde. Autour de lui les autres attendaient, certains souriaient déjà. Moussa sentit quelque chose de chaud monter dans sa poitrine — un mélange de surprise et de soulagement qu'il ne comprit pas sur le moment.

Il n'avait pas l'habitude de mentir. Pas sur les choses qui comptaient.

Il la regarda droit dans les yeux et dit simplement :

— Toi.

Un seul mot. Trois lettres. Et le monde s'arrêta une fraction de seconde.

Elle cacha son visage dans ses mains, les épaules légèrement rentrées, soudainement toute petite malgré son assurance de tout à l'heure. Autour d'eux les autres rirent, se poussèrent du coude, firent le bruit que font les enfants quand quelque chose les dépasse légèrement.

Moussa, lui, regardait ses mains posées sur ses genoux. Il ne souriait pas vraiment. Il ne savait pas quoi faire de ce qu'il venait de ressentir.

Puis le professeur entra. Les chaises raclèrent le sol, les cahiers s'ouvrirent, et le premier jour de collège reprit son cours normal.

Mais pour Moussa, quelque chose venait de commencer.

La Relation Secrète

— *Ce que le silence garde* —

Les jours qui suivirent ce premier jour de classe furent étranges pour Moussa.

Il avait toujours été le genre de garçon à remplir chaque espace — les récréations, les couloirs, les trajets entre les salles. Toujours une blague, toujours une conversation, toujours quelqu'un à faire rire. Mais depuis ce premier jour, quelque chose avait changé. Pas en surface — il souriait toujours, parlait toujours — mais en dedans, il y avait comme une nouvelle pièce qui s'était ouverte dans sa poitrine, et il ne savait pas encore quoi en faire.

Elle s'appelait Inès.

Moussa la regardait de loin. Pas de façon obsessionnelle — il n'aurait pas su mettre ce mot sur ce qu'il ressentait — mais avec cette attention discrète de celui qui observe sans vouloir être vu. Il remarquait quand elle riait. Il remarquait quand elle fronçait les sourcils sur un exercice difficile. Il remarquait quand elle arrivait en classe et que l'air semblait légèrement différent.

Pendant les récréations, alors que les autres couraient, jouaient au football ou se poursuivaient dans la cour, Moussa restait assis. Les

genoux remontés, le dos contre le mur, les yeux dans le vague. Ses camarades le taquinaient parfois — *Moussa tu dors ?* — il souriait et haussait les épaules. Il ne dormait pas. Il pensait.

Il voulait qu'elle soit là. Juste là, à côté. Sans savoir pourquoi, sans savoir comment. C'était une envie simple et immense à la fois, comme avoir soif sans savoir comment boire.

Mais Inès, elle, le voyait à peine.

* * *

Ce fut par un mardi ordinaire qu'une autre fille changea le cours des choses.

Moussa était assis seul sous le préau, un peu en retrait du groupe, quand il sentit une présence à côté de lui. Il leva les yeux. Une fille de sa classe se tenait devant lui, la main tendue, un sourire ouvert sur le visage.

— Tu fais quoi tout seul là ?

Moussa regarda la main tendue une seconde, puis la prit.

— Rien. Je réfléchis.

— On réfléchit mieux à deux, dit-elle en s'asseyant à côté de lui.

Elle s'appelait Mina. Elle avait cette façon d'exister sans forcer — naturelle, directe, sans calcul apparent. Moussa, qui savait lire les gens depuis toujours, vit tout de suite qu'elle était sincère. Alors il lui parla. Pas de tout — jamais de tout — mais assez pour que la récréation passe vite.

Le lendemain elle était là encore. Et le surlendemain aussi.

Petit à petit, sans qu'il l'ait vraiment décidé, Moussa commença à passer ses récréations avec Mina. Ils s'assirent ensemble en classe. Ils partageaient les mêmes blagues, les mêmes silences confortables. C'était simple. Peut-être trop simple pour que Moussa y voie autre chose qu'une amitié.

Il se trompait.

* * *

La fin du deuxième trimestre arrivait. L'air d'Abidjan portait cette chaleur particulière des mois secs, lourde et dorée, qui s'installait sur la ville comme une couverture trop épaisse. Les cours de 17h se terminaient dans une lumière orangée qui allongeait les ombres sur le sol en terre battue de la cour.

Ce lundi-là, ils marchaient côte à côte vers la sortie quand Mina ralentit le pas. Moussa remarqua le changement — quelque chose dans sa façon de tenir ses livres contre sa poitrine, dans la façon dont elle regardait ses pieds plutôt que devant elle.

Il attendit.

Elle s'arrêta. Lui aussi.

Le silence dura deux ou trois secondes. Autour d'eux les autres élèves passaient, pressés de rentrer, indifférents.

— Moussa.

— Hm.

— Je... je suis tombée amoureuse de toi.

Les mots tombèrent dans l'air chaud du soir comme des pierres dans l'eau. Moussa les entendit, les laissa descendre, les sentit atterrir quelque part au fond de lui. Son cœur se mit à battre différemment — vite, très vite, comme s'il venait de courir sans bouger.

Il ne comprenait pas encore vraiment ce qu'était l'amour. Mais il comprenait que quelqu'un venait de lui dire quelque chose d'immense. Quelqu'un venait de choisir de lui dire la vérité sur ses sentiments alors que c'était difficile. Et quelque chose en lui — cette partie qui cherchait depuis des semaines à être vue — répondit à ça.

— J'accepte, dit-il.

Puis, presque aussitôt, comme si une voix intérieure lui soufflait une précaution dont il ne connaissait pas encore la source :

— Mais ça reste entre nous. Personne ne doit savoir.

Mina hocha la tête. Un sourire discret traversa son visage.

Le lendemain fut la plus belle journée de cette première année de collège.

Ils parlèrent toute la journée. Ils chantèrent à voix basse pendant un cours ennuyeux, se lancèrent des regards complices, partagèrent leurs goûters à la récréation. Moussa sentait quelque chose de léger dans sa poitrine — quelque chose qu'il n'avait pas souvent ressenti dans cette maison familiale pleine d'amour fictif. Quelque chose qui ressemblait à être vraiment vu.

Il rentra ce soir-là avec ce sentiment rare d'une journée qui valait quelque chose.

Il ne savait pas encore que c'était la dernière.

Ce fut son père qui lui annonça la nouvelle, les yeux rivés sur l'écran du téléviseur. La journaliste avait ce ton sérieux des grandes annonces. Moussa entendit les mots sans vraiment les comprendre d'abord — pandémie, confinement, suspension des cours, jusqu'à nouvel ordre.

Autour de lui ses frères et sœurs réagirent comme tous les élèves d'Abidjan ce soir-là — avec cette joie immédiate et irréfléchie de l'enfant qui entend *pas d'école*. Moussa sourit aussi, par réflexe.

Puis la réalité atterrit.

Il n'allait plus voir Mina. Pas demain. Pas la semaine prochaine. Pas avant longtemps.

La joie se vida de lui comme l'air d'un ballon qu'on lâche. Il resta là, assis dans le salon bruyant, entouré de ses frères et sœurs qui célébraient, et il se sentit soudainement très seul.

Dehors, la nuit tombait sur Abidjan. Et quelque part dans cette ville, une fille qui venait tout juste de lui dire *je t'aime* ne savait pas encore qu'elle allait disparaître de sa vie le lendemain matin.

Le Confinement

— *Ce que l'absence creuse* —

Les premiers jours furent presque agréables.

Moussa se réveillait sans alarme, traînait au lit jusqu'à ce que les odeurs du petit déjeuner le tirent de sa chambre, et passait ses matinées à jouer. La maison familiale, d'habitude un lieu de transit permanent — tout le monde entrant, sortant, criant un prénom d'une pièce à l'autre — devint soudainement un univers fermé. Ses frères, ses sœurs, son père, sa mère. Les journées avaient une texture différente, plus lente, presque cotonneuse.

Son père lui apprit des jeux qu'il ne connaissait pas. Ils passaient des après-midis entiers assis face à face, les coudes sur la table, avec entre eux un plateau, des cartes, ou simplement leurs mains mimant les règles d'un jeu inventé sur le moment. C'était rare, ces moments avec son père. Moussa les absorbait sans rien dire, avec cette façon qu'il avait de garder les choses précieuses pour lui.

Dehors, Abidjan s'était mise en sourdine. Les rues moins bruyantes, les marchés à moitié vides, les voisins qu'on apercevait derrière leurs fenêtres. Une ville qui retenait son souffle.

Moussa, lui, jouait. Et pendant qu'il jouait, il n'y pensait pas.

Mais il y avait ces moments.

Ces moments qui arrivaient sans prévenir — quand le jeu s'arrêtait, quand son père quittait la pièce, quand le silence s'installait entre deux activités. Ces moments où Moussa se retrouvait seul avec lui-même, assis par terre ou allongé sur son lit, les yeux au plafond.

C'est là qu'il le sentait.

Un vide. Petit mais précis, logé quelque part entre la gorge et le ventre. Pas une douleur exactement — plutôt une absence. Comme quand on cherche quelque chose du regard dans une pièce et qu'on réalise que ce quelque chose n'est plus là.

Il ne pleurait pas. Les larmes ne venaient pas. C'était plus profond que ça, plus silencieux — une tristesse qui n'avait pas besoin de couler pour exister. Elle était là, posée au fond de lui, patiente.

* * *

Il pensait à Mina. Pas tout le temps — il restait un enfant de dix ans, et les enfants de dix ans ont cette grâce d'oublier vite quand on leur donne quelque chose d'autre à quoi penser. Mais elle revenait. Dans ces interstices de silence, elle revenait.

Il se demandait si elle pensait à lui aussi. Si elle regardait elle aussi son plafond certains soirs. Si le vide qu'il ressentait existait dans une autre poitrine quelque part dans la ville endormie.

Il n'avait aucun moyen de le savoir.

Six mois passèrent.

Six mois de jeux, de repas en famille, de journées qui se ressemblaient et se distinguaient à peine les unes des autres. Six mois pendant lesquels Abidjan apprit à vivre avec un masque sur le visage et une distance entre les corps.

Moussa grandit un peu. Pas seulement en taille — quelque chose en lui s'était légèrement déplacé, comme un meuble qu'on aurait bougé d'un centimètre et qui change l'équilibre d'une pièce sans qu'on sache vraiment pourquoi. Il était toujours sociable, toujours vif, toujours ce garçon que les gens aimaient instinctivement. Mais il y avait désormais en lui cette petite zone silencieuse — ce vide dans la poitrine — qu'il ne montrait à personne.

Il avait appris quelque chose pendant ce confinement, sans pouvoir le formuler : que certaines choses se portent seul. Que certaines tristesses n'ont pas besoin de témoin pour être réelles.

Ce fut une leçon qu'il porterait longtemps.

* * *

Le matin de la rentrée, Moussa enfila son uniforme avec ce geste automatique des élèves qui reprennent une routine interrompue. La maison était bruyante — ses frères et sœurs qui cherchaient leurs affaires, sa mère qui appelait depuis la cuisine, la radio qui annonçait la reprise des cours dans un ton presque festif.

Lui, il était calme.

Il arriva en classe une semaine après la reprise officielle — son père avait préféré attendre, s'assurer que tout était vraiment stable avant de le renvoyer. Moussa poussa la porte de la salle et sentit tous les regards se poser sur lui une seconde avant de repartir ailleurs. La classe avait repris ses habitudes sans lui. Les places étaient redistribuées, les petits groupes reformés, les hiérarchies silencieuses réinstallées.

Il chercha Mina du regard.

Elle n'était pas là.

Quelqu'un lui dit plus tard qu'elle avait changé de classe — une réorganisation administrative, les 6èmes dispersés dans différentes 5èmes selon les effectifs. Simple, logique, sans appel. Moussa hocha la tête comme si ça n'avait pas d'importance.

Il alla s'asseoir. Il sortit ses cahiers. Le professeur entra.

Et le vide dans sa poitrine, qu'il avait presque réussi à oublier pendant six mois de jeux et de matins sans alarme, reprit sa place exacte. Comme s'il n'était jamais parti.

Il la croiserait encore parfois — dans un couloir, à la sortie, une ou deux fois près des salles de classe. Un regard rapide, un sourire poli de loin. Rien de plus. La distance avait fait son travail silencieusement, comme elle fait toujours.

Moussa comprit sans qu'on le lui explique que certaines choses ne se terminent pas vraiment. Elles s'éteignent, doucement, comme une bougie qu'on oublie de souffler et qui finit par mourir d'elle-même dans la nuit.

La Main Retirée

— *Ce qu'on ne sait pas recevoir* —

Le retour en classe avait quelque chose d'étrange.

Moussa retrouvait les mêmes murs, les mêmes tableaux noirs, la même chaleur de fin de matinée qui s'infiltrait par les fenêtres ouvertes. Mais tout avait légèrement changé de proportion — comme une pièce qu'on revisite après longtemps et qui semble à la fois plus petite et plus grande qu'on ne s'en souvenait.

Ses anciens camarades de 6ème avaient été dispersés dans différentes classes de 5ème. Moussa se retrouva dans une salle presque entièrement nouvelle — nouveaux visages, nouvelles dynamiques, nouvelles hiérarchies silencieuses à déchiffrer. Il s'y fit en quelques jours, comme toujours. C'était son don — entrer quelque part et trouver rapidement sa place sans brusquer personne.

Ce fut dans cette classe qu'il rencontra Yann.

Yann avait cette énergie tranquille des garçons sûrs d'eux sans être arrogants. Il parlait peu mais bien, riait franchement, et avait ce regard direct qui inspirait confiance immédiatement. Moussa et lui se trouvèrent naturellement — ces amitiés qui ne s'expliquent pas vraiment, qui

naissent d'une blague partagée ou d'un regard complice pendant un cours ennuyeux et qui deviennent en quelques semaines indispensables.

Ils faisaient tout ensemble. Les trajets entre les salles, les récréations, les devoirs sur un coin de table, les discussions qui n'en finissaient pas sur des sujets qui n'avaient aucune importance et toute l'importance du monde en même temps. Yann était devenu en peu de temps la personne à qui Moussa parlait le plus — pas de tout, jamais de tout, mais plus qu'à n'importe qui d'autre.

Le vide dans la poitrine de Moussa se fit un peu moins présent. Pas disparu — jamais vraiment disparu — mais recouvert, le temps d'une récréation, d'un trajet, d'un fou rire.

Puis il y eut Karel.

* * *

Elle était assise au fond de la classe, presque toujours entourée de ses amies, avec cette façon d'exister en groupe qui rendait difficile de la distinguer seule. Mais Moussa la distinguait. Belle, douce, avec ce sourire qu'elle distribuait facilement à ceux qu'elle connaissait et qu'elle retenait soigneusement pour les autres.

Il ne comprenait pas vraiment ce qu'il ressentait. Après Mina — après cette relation secrète d'un seul jour brisée par un virus — il avait décidé, sans se le formuler clairement, de ne plus penser à tout ça. Il était venu pour les cours. Pour Yann. Pour cette nouvelle année qui devait être différente.

Mais Karel était là.

Alors Moussa fit ce qu'il savait faire quand il voulait qu'on le remarque — il existait plus fort. Il répondait aux questions du professeur avec plus d'assurance, lançait des blagues qui faisaient rire toute la salle, occupait l'espace avec cette sociabilité naturelle qu'il possédait depuis toujours. Il guettait du coin de l'œil si elle regardait dans sa direction.

Elle ne regardait pas.

Ou alors elle regardait, et il ne le voyait jamais au bon moment.

Les semaines passèrent. Moussa continuait, obstinément, à exister dans l'espoir d'être vu. Et Karel continuait, tranquillement, à vivre dans sa bulle sans sembler remarquer l'effort.

* * *

Ce fut un mardi matin que le destin décida d'intervenir, avec ce sens de l'humour particulier qu'il réservait à Moussa.

La récréation venait de se terminer. Les élèves remontaient en classe dans ce désordre habituel des couloirs bondés — les sacs qui cognent, les rires qui fusent, les professeurs qui rappellent à l'ordre depuis le seuil des salles.

Moussa et Karel arrivèrent en retard. Pas ensemble intentionnellement — juste ce hasard de mauvais timing qui fit qu'ils se retrouvèrent côte à côte devant la porte fermée au même moment, avec le même retard et le même professeur de mathématiques de l'autre côté.

Le professeur ouvrit la porte. Il les regarda tous les deux avec cet air particulier des enseignants qui ont décidé que la ponctualité était une valeur morale fondamentale.

— Venez au tableau.

Ce n'était pas une question.

Ils avancèrent jusqu'au tableau noir, face à une trentaine d'élèves qui les regardaient avec ce mélange d'amusement et de soulagement d'avoir échappé eux-mêmes à la punition. Debout, dos au tableau, face à la classe — comme deux accusés attendant leur verdict.

Le professeur les plaça côte à côte. Si près que Moussa pouvait sentir le léger parfum de savon qui se dégageait des vêtements de Karel. Il regardait droit devant lui, les mains derrière le dos, les doigts qui s'agitaient nerveusement dans le vide — cette façon qu'il avait de gérer l'angoisse sans que ça se voie sur son visage.

Il sentit quelque chose de chaud effleurer sa main.

Il baissa les yeux imperceptiblement. La main de Karel était là, tout près de la sienne, les doigts légèrement tendus dans sa direction. Pas un geste accidentel — une intention. Timide, hésitante, mais une intention quand même.

Elle voulait lui tenir la main.

Ce qui se passa ensuite, Moussa ne sut jamais vraiment l'expliquer. Ce ne fut pas une décision consciente — plutôt un réflexe, quelque chose de physique et d'immédiat, comme retirer sa main d'une flamme avant même d'avoir eu le temps d'avoir mal.

Il retira sa main.

Au même moment, le professeur posa une question à la classe. Moussa, sans réfléchir, leva la main et répondit correctement. Le professeur, satisfait, lui fit signe de retourner s'asseoir.

Moussa retourna à sa place.

Il laissa Karel seule au tableau.

* * *

Il ne comprit pas immédiatement ce qu'il avait fait. Ce fut progressif — comme quand on marche sur quelque chose dans le noir et qu'on réalise seulement quelques pas plus loin ce que c'était.

Karel ne lui adressa plus la parole. Pas de façon dramatique — pas de scène, pas de confrontation. Juste cette disparition silencieuse, ce regard qui glissait sur lui sans s'arrêter, cette façon de ne plus le voir qui était presque pire que la colère.

Moussa comprit. Il avait fait quelque chose de mal sans savoir quoi exactement. Ou plutôt — il savait quoi, mais pas pourquoi. Pourquoi avait-il retiré cette main ? Pourquoi, au moment précis où quelque chose se tendait vers lui, avait-il reculé ?

Il n'avait pas de réponse. Alors il fit ce qu'il savait faire — il continua. Il passa ses récréations avec Yann, fit ses cours, rentra chez lui le soir. Et il rangea cette question sans réponse dans ce petit espace silencieux de sa poitrine, avec les autres choses qu'il portait seul.

Fatima

— *Ce qu'on s'invente* —

Ce fut un mot de trop. Ou peut-être un mot de moins — celui que Moussa aurait dû dire lui-même avant que quelqu'un d'autre ne le dise à sa place.

La scène était banale. Un groupe de camarades assis en cercle pendant la récréation, cette heure creuse entre deux cours où les conversations partaient dans tous les sens sans vraiment atterrir nulle part. On parlait de tout et de rien — des professeurs, des notes, des weekends — et puis comme toujours, inévitablement, quelqu'un avait posé la question.

— Moussa, t'es amoureux de qui en classe ?

Moussa avait ouvert la bouche pour répondre quelque chose de vague, quelque chose qui ne voulait rien dire, une de ces esquives dont il avait le secret. Mais Yann fut plus rapide.

— Fatima.

Le prénom tomba dans l'air de la récréation avec la légèreté d'une évidence. Yann avait dit ça comme on dit une chose qu'on sait depuis longtemps, avec ce sourire tranquille des gens sûrs de leur affaire.

Les autres rirent, se poussèrent du coude, regardèrent Moussa avec cet air amusé qui réclamait une confirmation.

Moussa ne confirma pas. Mais il ne démentit pas non plus.

Il sourit — ce sourire qu'il réservait aux situations qu'il ne contrôlait pas — et laissa la conversation continuer. Mais quelque chose venait de se passer en lui. Quelque chose de petit et de silencieux, comme une porte entrouverte dans une pièce sombre.

Fatima.

* * *

Il la connaissait, bien sûr. Fatima faisait partie de ce cercle d'amis proches qui gravitaient autour de Moussa et Yann depuis le début de l'année. Elle était là aux récréations, dans les discussions de groupe, dans ces moments collectifs où on apprend à connaître les gens sans vraiment le décider. Belle, intelligente — elle avait cette façon de parler qui montrait qu'elle pensait avant d'ouvrir la bouche, ce qui était rare et précieux.

Mais Moussa ne l'avait jamais vraiment regardée. Pas comme ça.

Jusqu'à ce que Yann prononce son prénom.

Ce fut comme si quelqu'un avait allumé une lumière dans une pièce où Moussa se trouvait déjà sans le savoir. Il commença à la remarquer différemment. La façon dont elle riait — la tête légèrement en arrière, les yeux plissés. La façon dont elle argumentait quand elle n'était pas d'accord avec quelqu'un — calme, précise, sans élever la voix. La façon dont elle existait, simplement, avec cette assurance tranquille qui n'avait pas besoin de se justifier.

Et dans sa tête, doucement, presque sans qu'il s'en rende compte, Moussa commença à construire quelque chose.

Il imaginait des conversations qu'ils n'avaient pas encore eues. Il imaginait des trajets partagés, des fous rires à deux, une complicité qui n'existait que dans sa tête mais qui lui semblait tellement réelle qu'il finissait par ne plus savoir ce qu'il avait vraiment vécu et ce qu'il avait inventé.

Semaine après semaine, il y crut de plus en plus.

Ce n'était peut-être pas de l'amour. Mais c'était quelque chose — quelque chose qui remplissait ce vide dans sa poitrine, quelque chose qui lui donnait une raison de se lever le matin avec un peu plus d'entrain que d'habitude. Et pour Moussa, qui portait ce vide depuis si longtemps, c'était suffisant pour y tenir.

* * *

Il y avait dans leur groupe une fille que Moussa considérait comme une grande sœur. Elle s'appelait Lena — toujours présente, toujours attentive, avec cette bienveillance naturelle des gens qui voient les autres vraiment. Elle était aussi la meilleure amie de Fatima.

Moussa ne lui avait rien dit. Il n'avait rien dit à personne — c'était sa façon, toujours garder les choses importantes pour lui, les laisser exister en silence plutôt que de les exposer au risque d'être mal comprises.

Mais Lena avait des yeux. Et les yeux de Lena voyaient beaucoup de choses que Moussa croyait cacher.

Un jour, sans lui demander la permission, avec toute la bonne intention du monde, elle alla trouver Fatima.

Moussa ne sut pas exactement ce qui fut dit. Il ne sut que le résultat.

Fatima avait refusé. Catégoriquement.

Ce fut Lena elle-même qui vint le lui dire, avec dans les yeux ce mélange de culpabilité et de maladresse de quelqu'un qui réalise trop tard que la bonne intention ne suffit pas toujours.

Moussa l'écouta. Il hocha la tête. Il dit quelque chose comme *c'est pas grave* ou *merci quand même* — il ne se souvint plus exactement des mots qu'il avait utilisés.

* * *

Ce dont il se souvint, c'est de ce qui se passa en lui à ce moment précis.

Ce ne fut pas une explosion. Ce n'était jamais une explosion avec Moussa. C'était toujours plus silencieux que ça — plus dévastateur aussi, d'une certaine façon. Quelque chose se brisa. Pas violemment — plutôt comme du verre sous une pression trop longtemps maintenue, qui cède enfin sans bruit.

Ce qui se brisa, ce n'était pas vraiment Fatima. Ce n'était pas cet amour imaginé, construit de toutes pièces à partir d'un prénom prononcé par un ami. C'était autre chose. Quelque chose de plus profond, de plus ancien.

Personne ne peut m'aimer.

La pensée était là, nette et froide, posée au fond de lui comme une certitude. Pas une question — une conclusion. Comme si tous les épisodes précédents — Inès qu'il n'avait jamais osé approcher, Mina emportée par un confinement, Karel dont il avait retiré la main sans savoir pourquoi — avaient été des preuves accumulées en silence, et que Fatima venait d'être la dernière pièce du dossier.

Il était le problème. Il en était convaincu.

Les jours qui suivirent furent difficiles d'une façon que personne autour de lui ne remarqua vraiment. Moussa souriait toujours. Plaisantait toujours. Existait toujours avec cette façade sociable qui faisait que les gens ne cherchaient pas à regarder derrière.

Mais derrière, quelque chose avait changé. Une douleur sourde et constante, comme un fond sonore qu'on n'entend plus vraiment mais qui est toujours là.

Ce fut cette douleur qui, un jour, déborda.

Moussa ne sut pas expliquer exactement ce qui s'était passé — comment la frustration accumulée avait trouvé une sortie dans la mauvaise direction, comment il avait blessé un camarade qui n'avait rien fait pour mériter ça. Ce fut bref, violent, et immédiatement regretté.

Ses parents ne lui laissèrent pas le temps de regretter seul. Ce soir-là, la correction fut sévère et silencieuse — le genre de punition qui n'a pas besoin de beaucoup de mots pour dire que ce qui s'était passé était inacceptable.

Moussa pleura. Vraiment pleura, cette fois — pas ces larmes intérieures sans visage qu'il gardait pour lui. Des larmes vraies, sur son oreiller, dans le noir de sa chambre.

Mais pas à cause de la correction.

Il pleura parce qu'il savait que ce camarade ne méritait pas ça. Il pleura parce qu'il ne comprenait pas comment on pouvait faire du mal aux autres quand c'est à soi-même qu'on en voulait. Et il pleura parce que pour la première fois, il entrevit quelque chose d'effrayant — que la douleur qu'on ne libère pas finit toujours par trouver une sortie. Et que cette sortie n'est pas toujours celle qu'on aurait choisie.

Le lendemain, il s'excusa.

Pas parce qu'on le lui avait demandé. Parce qu'il le devait.

L'année scolaire se termina. Moussa en sortit différent de celui qui l'avait commencée. Plus silencieux intérieurement, même si personne ne le voyait. Avec des questions sans réponses qui pesaient plus lourd que ses cahiers dans son sac.

Et pendant les vacances, dans la chaleur immobile d'Abidjan, assis devant son jeu ou allongé sur son lit, il regardait les filles qui passaient. Pas avec malice — avec cette mélancolie particulière des garçons de douze ans qui cherchent quelque chose qu'ils ne savent pas encore nommer.

Il imaginait. Il se demandait. Il espérait en silence.

Et parfois, dans ces moments suspendus entre deux pensées, une image revenait — sa main derrière son dos, la chaleur d'une autre main qui s'en approchait, et ce réflexe incompréhensible qui l'avait fait reculer.

Si je n'avais pas retiré cette main.

Il ne savait pas encore que la réponse à cette question n'avait aucune importance. Que ce qui l'attendait était bien plus grand que tout ce qu'il avait imaginé jusqu'ici.

Mais ça, il ne le savait pas encore.

La Rivale

— *Ce qu'on refuse de voir* —

Il y a des rentrées qui ressemblent à toutes les autres. Et puis il y a celles qui changent tout sans prévenir.

Celle de la 4ème commença pourtant de façon ordinaire. Moussa enfila son uniforme ce matin-là avec les mêmes gestes automatiques, mangea debout dans la cuisine pendant que la maison s'agitait autour de lui, et prit le chemin de l'école dans l'air frais du petit matin abidjanaise — cette heure particulière où la ville n'a pas encore décidé d'être chaude, où tout semble possible et rien n'est encore abîmé.

Bizarrement, toute sa classe de 5ème avait été déportée dans la même classe de 4ème. Moussa retrouva des visages familiers, des habitudes communes, cette confortable familiarité des gens avec qui on a déjà survécu une année scolaire. Il s'installa, salua à droite et à gauche, plaisanta avec Yann qui s'était assis près de lui.

Trois jours passèrent normalement.

Ce fut son père qui changea les choses.

— Tu feras l'allemand cette année.

Ce n'était pas une question. Son père avait cette façon de présenter les décisions comme des faits accomplis, avec cette autorité tranquille qui ne

laissait pas beaucoup d'espace à la négociation. L'allemand était dans une autre classe — la 4ème 5. Moussa fit ses cartons, dit au revoir à Yann et aux autres, et se retrouva devant une nouvelle porte à pousser.

C'était un jeudi soir.

Moussa entra dans la salle de la 4ème 5 avec ce mélange particulier d'assurance et d'attention discrète qu'il avait développé au fil des années — la tête haute, le regard qui fait rapidement le tour de la pièce, le sourire prêt à l'emploi. Tous les regards se levèrent vers lui une seconde.

— Tu t'es pas trompé de classe ? lança quelqu'un depuis le fond.

— Non, répondit Moussa calmement. Je viens de changer.

Il trouva une place libre et s'assit. Autour de lui la classe reprit son cours normal — les conversations à voix basse, le professeur qui dictait au tableau, les stylos qui grattaient les cahiers. Moussa observa, écouta, commença à cartographier mentalement ce nouvel univers comme il savait le faire.

C'est à la récréation que tout bascula.

* * *

Ils étaient plusieurs élèves regroupés dans la cour, dans cette lumière de fin d'après-midi qui dorait les visages et allongeait les ombres. Moussa, qui ne connaissait personne encore vraiment, fit ce qu'il faisait toujours dans ces situations — il prit de la place. Pas physiquement, mais dans l'air, dans la conversation, avec cette présence naturelle qui attirait les gens sans qu'il ait besoin de forcer.

Il lança le défi comme ça, presque pour rire, avec ce sourire en coin qu'il réservait aux provocations amicales :

— Je serai le major de cette classe.

Ce fut dit avec suffisamment de légèreté pour ne pas sembler arrogant, et suffisamment de conviction pour qu'on comprenne qu'il ne plaisantait qu'à moitié.

Un silence d'une seconde. Puis une voix.

— Moi aussi je vise ce titre.

Moussa tourna la tête.

Elle se tenait là, à quelques pas de lui, avec cette façon d'occuper l'espace sans en avoir l'air — droite, calme, les bras légèrement croisés, un sourire qui n'était pas tout à fait un défi et pas tout à fait une invitation mais quelque chose entre les deux. Son teint noir brillait légèrement dans la lumière du soir. Elle le regardait avec des yeux qui ne cillaient pas — le genre de regard qui ne recule pas.

Moussa la regarda.

Qu'est-ce qu'elle est belle. Surtout avec son teint noir.

La pensée traversa son esprit comme un éclair — rapide, involontaire, aussitôt rangée. Il n'avait pas le temps pour ça. Il avait décidé de ne plus penser à tout ça.

— On verra, dit-il simplement.

Elle haussa légèrement les épaules, comme si elle venait d'accepter un contrat dont elle connaissait déjà l'issue. Puis la récréation continua, les conversations reprirent, et Moussa retourna à ses nouvelles connaissances

avec le sentiment étrange d'avoir rencontré quelqu'un sans savoir encore ce que ça voulait dire.

Il demanda son prénom à quelqu'un plus tard.

Andrea.

* * *

Les jours qui suivirent furent occupés, pleins, vivants. Moussa s'intégra rapidement — c'était toujours comme ça avec lui, cette facilité déconcertante à trouver sa place parmi les gens. Il fit rire, il écouta, il distribua des blagues et des silences avec le même naturel. Il retrouva dans cette classe un visage familier — Alex, un ami d'enfance, de ceux qu'on a connus à la maternelle et avec qui le lien survit à toutes les séparations sans qu'on sache vraiment pourquoi.

Andrea, elle, avait son propre cercle. Une amie proche surtout — Karen, qui semblait toujours à ses côtés, avec qui elle partageait ces chuchotements et ces regards complices des vraies amitiés féminines.

Moussa les observait de loin. Pas Andrea spécialement — tout le monde, comme toujours. Mais Andrea un peu plus que les autres, sans vraiment se l'avouer.

Il y avait quelque chose chez elle. Pas seulement la beauté — ça, il avait appris depuis longtemps que la beauté seule ne suffisait pas à retenir son attention. C'était autre chose. Cette façon de ne pas chercher à plaire. Cette façon de dire les choses directement, sans emballer. Cette façon d'être simplement elle-même, sans s'excuser.

Elle lui ressemblait, d'une certaine façon. Ou plutôt — elle était ce qu'il aurait voulu être dans ses moments de doute. Quelqu'un qui n'avait pas besoin de l'approbation des autres pour exister.

Un soir en rentrant, dans le silence du trajet, il pensa à Andrea.

Juste une seconde. Juste son regard qui ne reculait pas.

Puis il pensa à autre chose.

Ou du moins, il essaya.

Le Complot

— *Ce qui se construit sans le dire* —

Tout commença par une observation.

Moussa avait ce talent particulier de voir les choses que les autres ne remarquaient pas — les petits détails, les gestes involontaires, les silences qui en disaient plus que les mots. C'était un don d'enfant solitaire, de celui qui observe plus qu'il ne parle, même quand il parle beaucoup.

Ce jour-là il regardait Alex.

Alex qui faisait semblant de chercher quelque chose dans son sac alors que Karen passait près de lui. Alex dont les yeux suivaient Karen trois secondes de trop quand elle traversait la salle. Alex qui devenait imperceptiblement plus silencieux quand elle s'asseyait à proximité, comme si sa présence absorbait une partie de l'air qu'il respirait.

Moussa sourit intérieurement. Il connaissait ce silence-là.

Le lendemain, il chercha Andrea du regard. Elle était avec Karen comme toujours, les deux filles penchées sur un cahier, parlant à voix basse avec cette intensité des conversations qu'on ne veut pas partager. Moussa attendit que Karen s'éloigne, puis s'approcha.

— J'ai remarqué quelque chose, dit-il sans préambule.

Andrea leva les yeux. Ce regard direct, encore, qui ne reculait pas.

— Karen est amoureuse de Alex.

Un silence. Puis Andrea pencha légèrement la tête, avec cet air de quelqu'un qui vient d'entendre dire tout haut ce qu'il pensait tout bas depuis longtemps.

— Je sais, dit-elle simplement.

— Et Alex aussi, continua Moussa. Il sait pas encore qu'il sait, mais il sait.

Andrea le regarda une seconde de plus que nécessaire. Puis le coin de sa bouche se souleva légèrement — pas tout à fait un sourire, quelque chose de plus rare que ça. Une reconnaissance.

— T'as un plan ?

— J'ai toujours un plan.

* * *

Le complot prit forme naturellement, dans ces espaces entre les cours que Moussa et Andrea commencèrent à occuper ensemble. Ils se retrouvaient à la récréation, dans un coin de la cour légèrement à l'écart, parlant à voix basse avec cette intensité particulière des conspirateurs amateurs.

Le principe était simple. Andrea devait convaincre Karen de trouver le courage de se déclarer. Moussa devait préparer Alex à recevoir cet aveu sans paniquer et l'accepter. Le timing devait être parfait — pas trop tôt, pas trop tard, dans un moment où les deux seraient détendus, sans public inutile.

Simple en théorie.

En pratique, ça demandait beaucoup de coordination.

Alors ils se parlèrent. Beaucoup. Tous les jours. D'abord uniquement du plan — les avancées du côté de Karen, les résistances du côté de Alex, les ajustements à faire. Puis progressivement d'autre chose. De leurs cours, de leurs familles, de ces petites choses sans importance qui deviennent importantes quand c'est la bonne personne qui les raconte.

Moussa découvrait Andrea par fragments. Sa façon de s'indigner pour les injustices minuscules — le professeur qui avait repris un élève injustement, la fille de la cour qu'on excluait sans raison. Sa façon de rire — pas souvent, mais quand ça arrivait c'était entier, sans retenue, la tête rejetée en arrière, les yeux fermés une seconde. Sa façon de réfléchir avant de parler, de choisir ses mots avec ce soin particulier qui montrait qu'elle respectait la vérité.

Il y avait des fous rires aussi. Des fous rires qui portaient de rien — une observation absurde sur un professeur, une blague ratée qui devenait drôle justement parce qu'elle était ratée, un regard échangé au mauvais moment pendant un cours sérieux qui suffisait à tout déclencher. Ces rires-là, Moussa les connaissait avec ses amis. Mais avec Andrea ils avaient une texture différente — plus légère, plus surprenante, comme si chaque fois il ne s'y attendait pas vraiment.

* * *

Ce fut un soir après les cours, dans la lumière déclinante qui teintait la cour en orange, qu'ils s'assirent côte à côte sur un muret pour faire le point sur l'avancement du plan.

Karen était presque prête selon Andrea. Il fallait choisir le bon moment.

Ils parlèrent longtemps. La cour se vida progressivement autour d'eux, les voix s'éloignèrent, les bruits de la rue prirent le relais. Moussa ne remarqua pas exactement le moment où la conversation ralentit et où les silences commencèrent à prendre plus de place. Ces silences-là n'avaient rien d'inconfortable — c'était le genre de silence qui s'installe entre deux personnes qui n'ont plus besoin de remplir l'espace pour se sentir bien ensemble.

Il remarqua en revanche le moment où sa main frôla la sienne.

Ce n'était pas intentionnel — ou peut-être que si, il ne saurait jamais vraiment. Leurs mains posées sur le muret, à quelques centimètres l'une de l'autre, et puis ce frôlement — si léger qu'on aurait pu faire semblant de ne pas le sentir.

Moussa ne fit pas semblant. Il ne retira pas sa main. Cette fois, il ne retira pas sa main.

Il resta immobile, les yeux droits devant lui sur la cour vide, le cœur battant à un rythme qu'il essayait de garder invisible. À côté de lui Andrea ne bougea pas non plus. La main de Moussa glissa doucement sur la sienne — hésitante, presque interrogative — et Andrea laissa faire, les doigts légèrement entrouverts, accueillant ce geste sans un mot.

Ils restèrent ainsi quelques minutes. La main de Moussa sur celle d'Andrea, dans la lumière du soir qui s'éteignait doucement sur Abidjan. Sans se regarder. Sans parler. Juste cette chaleur entre leurs paumes qui disait ce que ni l'un ni l'autre n'était encore prêt à prononcer.

Puis des voix au loin les ramenèrent à la réalité. Ils se levèrent, ramassèrent leurs affaires, et reprirent leurs conversations normales comme si rien ne s'était passé.

Mais quelque chose s'était passé. Ils le savaient tous les deux.

* * *

Les regards aussi avaient changé.

Moussa l'avait remarqué progressivement — ces moments pendant les cours où il levait les yeux de son cahier et croisait celui d'Andrea, qui l'observait depuis l'autre côté de la salle. Elle ne détournait pas le regard immédiatement. Elle le soutenait une seconde — juste une seconde — avec cette expression indéchiffrable qu'il apprenait peu à peu à déchiffrer.

Et lui non plus ne détournait pas les yeux.

Ces échanges silencieux duraient moins d'une seconde mais pesaient le poids d'une conversation entière.

Un après-midi, pendant le cours de français, ils s'étaient retrouvés assis côte à côte par un hasard de placement. Le professeur dictait un texte long et monotone. La classe écrivait en silence, tête baissée sur les cahiers.

Sous le bureau, sans que personne ne le voie, Moussa sentit la main d'Andrea chercher la sienne. Il ne bougea pas. Leurs doigts s'entrelacèrent doucement, naturellement, comme s'ils avaient toujours su comment faire. Et ils restèrent ainsi — main dans la main sous le bureau, stylos dans l'autre main, prenant la même dictée que tout le monde — pendant que le professeur continuait sa voix monocorde et que le monde autour d'eux continuait de tourner sans rien savoir.

Moussa regardait son cahier. Il ne retenait aucun des mots dictés.

Il ne sentait que cette main dans la sienne.

* * *

Le mardi du plan arriva enfin.

Tout se passa comme prévu — mieux que prévu. Le moment était parfait, l'atmosphère détendue, et quand Karen trouva enfin le courage que Andrea avait mis des semaines à cultiver en elle, Alex répondit avec une simplicité qui fit sourire tout le monde.

Ils étaient officiellement ensemble.

Et puis une voix lança, avec ce naturel terrible du timing parfait :

— Ça reste maintenant toi et Andrea, Moussa.

Le groupe rit. Moussa sentit quelque chose se contracter dans sa poitrine. Il chercha le regard d'Andrea instinctivement.

Elle répondit avant qu'il n'ait pu dire quoi que ce soit.

— Je considère Moussa comme mon frère. Donc je pourrais pas sortir avec lui.

Les mots tombèrent.

Moussa continua de marcher. Il souriait encore — ce sourire automatique, ce réflexe de façade qu'il avait perfectionné depuis des années. Puis il laissa de l'espace entre lui et le groupe, un pas, puis deux, puis trois.

Il marchait. Il parlait tout seul à voix très basse, les yeux sur le sol devant lui, avec ces mots qui tournaient dans sa tête comme une roue qui ne s'arrêtait pas.

C'est moi le problème. Personne ne peut m'aimer.

La main dans la sienne sous le bureau. Le silence partagé sur le muret. Les regards qui ne reculaient pas.

Tout ça pour rien ?

Il rentra chez lui ce soir-là avec un gratte-ciel entier effondré dans la poitrine.

CHAPITRE 8

JTD

— *Ce que trois lettres contiennent* —

Les jours qui suivirent furent étranges.

Moussa continuait de venir en classe, de s'asseoir à sa place, de répondre aux questions des professeurs, de plaisanter avec ses camarades. De l'extérieur, rien n'avait changé. Il était toujours Moussa — sociable, vif, ce garçon que les gens aimaient instinctivement sans toujours savoir pourquoi.

Mais Andrea, il ne pouvait plus la regarder.

Pas de façon dramatique — pas de fuite ostensible, pas d'évitement visible. Juste cette incapacité nouvelle à soutenir son regard, à lui parler normalement, à occuper le même espace qu'elle sans sentir quelque chose se contracter dans sa poitrine. Quand elle s'adressait à lui, il répondait — brièvement, fonctionnellement, avec cette politesse froide qui était pire que l'ignorance parce qu'elle ressemblait à de l'indifférence.

Il se sentait nul. Pas à cause d'elle — il ne lui en voulait pas. On ne peut pas reprocher à quelqu'un de ne pas vous aimer. Non, il se sentait nul à cause de lui-même. Nul d'avoir cru. Nul d'avoir laissé cette main dans la sienne sous le bureau. Nul d'avoir regardé sans détourner les yeux.

Tu savais pourtant. Tu savais depuis le début que ça finirait comme ça.

* * *

Ce fut pendant cette période qu'elle s'approcha de lui.

Elle s'appelait Christelle. Depuis le premier jour de la rentrée elle et Moussa rentraient ensemble — leurs chemins se croisaient naturellement à la sortie de l'école, et ils avaient pris l'habitude de marcher côte à côte jusqu'à ce que leurs routes divergent. C'était une présence douce et constante, une de ces personnes qu'on apprécie sans y réfléchir, dont la compagnie rend les trajets plus légers.

Ce soir-là elle marcha un moment en silence à côté de lui. Moussa remarqua que quelque chose était différent dans sa façon d'être là — une tension légère, une attention retenue, comme quelqu'un qui formule intérieurement des mots depuis un moment.

Il attendit.

Elle s'arrêta au coin d'une rue. Il s'arrêta aussi.

— Moussa, je dois te dire quelque chose.

Il la regarda. Dans ses yeux il lut ce qu'elle allait dire avant qu'elle ne le dise — cette expression particulière qu'il commençait à reconnaître, ce mélange de courage et de vulnérabilité de quelqu'un qui s'apprête à offrir quelque chose de précieux sans savoir comment ça va être reçu.

— Je suis tombée amoureuse de toi.

Le silence qui suivit dura quelques secondes. Moussa ne détourna pas les yeux. Il laissa les mots exister dans l'air entre eux, leur donna le poids qu'ils méritaient, ne fit pas semblant de ne pas comprendre.

Il pensa une fraction de seconde à tout ce qu'il avait traversé. Les nuits à fixer le plafond. Le vide dans la poitrine. Cette conviction sourde et tenace que personne ne pouvait l'aimer. Et voilà que quelqu'un, sincèrement, simplement, lui disait le contraire.

Mais ce n'était pas ça qu'il cherchait.

Il ne savait pas exactement comment il le savait — il le savait, c'est tout. Avec cette certitude tranquille des choses qui ne se discutent pas. Christelle était quelqu'un de bien. Christelle méritait quelqu'un qui la verrait vraiment. Et Moussa, en ce moment précis, ne pouvait pas être cette personne.

— Je suis touché, dit-il doucement. Vraiment. Mais je ne peux pas te donner ce que tu mérites.

Il choisit ses mots avec soin. Pas de fausse promesse, pas de porte entrouverte. Juste la vérité, dite avec tout le respect qu'il pouvait mettre dedans.

Christelle hocha la tête. Quelque chose passa dans ses yeux — de la déception, peut-être, mais aussi une forme de dignité intacte. Elle avait dit ce qu'elle avait à dire. Elle pouvait se regarder dans un miroir.

— C'est bon, dit-elle simplement.

Ils reprirent la marche. Ils parlèrent d'autre chose — les cours, la semaine à venir, une blague anodine qui fit sourire les deux. Et cette

conversation resta là où elle avait eu lieu — dans ce coin de rue, dans ce soir-là, entre eux deux seulement.

Personne ne le sut. Personne ne le saurait jamais.

* * *

Les jours continuèrent de défiler. Moussa et Andrea se côtoyaient sans vraiment se parler — cette distance silencieuse qui s'était installée entre eux depuis la phrase du *frère*, et que ni l'un ni l'autre ne semblait savoir comment traverser.

Ce fut son père qui, sans le savoir, relança tout.

Un matin, le professeur de mathématiques réorganisa les places assises. Il appela les noms un par un, désigna les places d'un geste autoritaire qui n'admettait aucune discussion. Moussa entendit son nom. Entendit la place désignée.

Il leva les yeux.

Andrea était déjà assise là, les yeux baissés sur son cahier.

Moussa prit son sac, traversa la salle, et s'assit à côté d'elle sans un mot. Elle ne leva pas les yeux. Lui non plus. Ils restèrent ainsi — côte à côte, séparés par quelques centimètres et un silence qui pesait des tonnes — pendant que le cours commençait autour d'eux comme si de rien n'était.

Les semaines qui suivirent furent une torture douce et silencieuse.

Assis à côté d'elle tous les jours. Sentant sa présence à quelques centimètres. Entendant sa voix quand elle répondait au professeur.

Recevant parfois le léger parfum de savon qui se dégageait de ses vêtements quand elle se penchait sur son cahier.

Et ne pouvant rien faire de tout ça.

* * *

Ce fut Moussa qui trouva la solution. Ou plutôt — ce fut Moussa qui inventa une langue.

L'idée lui vint un matin sans prévenir, comme les bonnes idées arrivent souvent — sans crier gare, au milieu d'une pensée ordinaire. Un langage codé. Prendre les premières lettres de chaque mot pour former une abréviation. Simple, discret, ludique — une façon de dire des choses sans les dire vraiment, de tester l'eau sans plonger.

Il le proposa à la classe comme un jeu, avec cette désinvolture calculée qui lui permettait de présenter les choses importantes comme si elles ne l'étaient pas. Ça prit immédiatement — les élèves adorèrent, se mirent à fabriquer leurs propres codes, à s'envoyer des messages cryptés en plein cours.

Et puis, un matin, pendant un cours calme où la salle était à moitié endormie sur ses cahiers, Moussa se tourna légèrement vers Andrea.

Il dit trois lettres, à voix très basse, presque comme s'il se parlait à lui-même :

— J T D.

Je t'adore.

Il ne la regarda pas après avoir dit ça. Il garda les yeux sur son cahier, stylo en main, le visage aussi neutre qu'il pouvait le rendre. Son cœur battait à une vitesse qu'il espérait invisible.

Andrea ne répondit pas.

Pas immédiatement. Peut-être qu'elle n'avait pas entendu. Peut-être qu'elle n'avait pas compris. Peut-être qu'elle avait compris et qu'elle choisissait de faire semblant. Moussa ne savait pas. Il ne posa pas la question. Il continua d'écrire, continua de respirer, continua d'exister normalement à côté d'elle comme si trois lettres ne venaient pas de contenir tout ce qu'il n'avait jamais réussi à dire.

La journée passa.

Les cours se terminèrent. Les élèves rangèrent leurs affaires, les chaises raclèrent le sol, la salle se vida progressivement dans ce bruit familier de fin de journée.

Moussa ramassait ses cahiers quand il entendit sa voix. Basse, posée, avec cette façon qu'elle avait de dire les choses importantes comme si elles étaient ordinaires.

Il se figea.

Six lettres. Dites simplement, sans détour, sans filet.

— E C Q T M V .

Le 1er Avril

— *Ce qu'on dit enfin* —

Six lettres.

Moussa les entendit. Il les enregistra quelque part dans sa mémoire avec cette précision involontaire qu'on a pour les choses qui comptent vraiment. Il rentra chez lui ce soir-là, posa son sac, mangea avec sa famille, répondit aux conversations de table avec ce pilote automatique qu'il avait développé depuis longtemps.

Et dans sa tête, six lettres tournaient.

ECQTMV.

Il les décomposa lentement, prudemment, comme on désamorce quelque chose qu'on ne comprend pas encore. E... C... Q... T... M... V...

Est-ce que tu m'aimes vraiment.

Il s'arrêta.

Puis il recommença depuis le début, plus lentement cette fois, en vérifiant chaque lettre une par une comme si une erreur était possible.

E. Est. C. Ce. Q. Que. T. Tu. M. M'aimes. V. Vraiment.

Il resta immobile un long moment, les yeux dans le vide, avec cette phrase déchiffrée posée devant lui comme un objet qu'il ne savait pas comment tenir.

Puis il secoua la tête.

Non. C'est pas ça.

* * *

Ce fut sa première défense, et elle tint plusieurs jours.

Il se construisit des explications alternatives avec une ingéniosité presque admirable. Peut-être qu'il avait mal déchiffré. Peut-être que le V voulait dire autre chose. Peut-être qu'Andrea jouait avec le code comme tout le monde jouait avec le code, sans intention particulière, juste pour tester.

Peut-être qu'il entendait ce qu'il voulait entendre.

Cette dernière explication était la plus solide et la plus douloureuse à la fois. Moussa la connaissait bien — cette tendance du cœur à fabriquer des signaux là où il n'y en avait pas. Il l'avait fait avec Fatima. Il avait construit tout un édifice à partir d'un prénom prononcé par Yann, et l'édifice s'était effondré sur lui. Il ne referait pas la même erreur.

Alors il garda les six lettres pour lui. Il ne les montra à personne, n'en parla à personne, ne demanda pas de confirmation à Andrea. Il continua de s'asseoir à côté d'elle en classe, de répondre quand elle lui parlait, d'exister normalement à sa surface.

Mais à l'intérieur, les six lettres ne le lâchaient pas.

La troisième semaine quelque chose changea. Pas dans les circonstances — dans Moussa. Comme quand on porte quelque chose de lourd depuis trop longtemps et que les bras finissent par accepter le poids au lieu de lutter contre lui.

Un matin, pendant un cours ordinaire, Moussa glissa trois lettres à voix basse en direction d'Andrea, les yeux sur son cahier, avec cette désinvolture calculée qui lui permettait de dire les choses importantes comme si elles ne l'étaient pas.

— O J T .

Oui. Je t'aime.

C'était sa réponse à ECQTMV. Tardive, prudente, encore enveloppée dans le code — mais réelle. Il ne la regarda pas après avoir dit ça. Il continua d'écrire, continua de respirer, continua d'exister normalement.

Andrea ne répondit pas. Son visage resta impassible — ce masque qu'elle savait porter mieux que personne.

Mais Alex, lui, avait tout entendu.

Ce fut après les cours que Alex le prit à part. Il attendit que la distance entre eux et les autres soit suffisante, puis il ralentit le pas.

— J'ai entendu ce que t'as dit tout à l'heure.

Moussa ne répondit pas. Ce qui était une confirmation en soi.

— OJT, dit Alex simplement. Et avant ça, elle t'avait dit ECQTMV.

— C'est peut-être pas ce que je crois que ça veut dire.

Alex s'arrêta. Le regarda avec cet air patient et légèrement exaspéré des amis qui vous voient vous mentir à vous-même depuis trop longtemps.

— Moussa.

— Quoi.

— T'as pas mal compris.

Le silence dura quelques secondes. Autour d'eux l'école finissait de se vider, les dernières voix s'éloignaient, la chaleur du soir s'installait sur la cour.

— Et si elle dit non quand même ? dit Moussa à voix basse.

Alex réfléchit une seconde. Puis il dit quelque chose de simple que Moussa n'oublierait jamais :

— Et si elle dit oui ?

* * *

De l'autre côté de l'école, à ce même moment, Karen avait trouvé Andrea. Elles s'étaient assises dans un coin tranquille, loin des autres, avec cette intimité des vraies amies qui savent quand il faut parler sérieusement.

Elle lui parla doucement, avec cette patience têtue qu'elle réservait aux choses qui comptaient vraiment. Elle lui parla de ce qu'elle voyait — non pas ce qu'Andrea disait, mais ce qu'elle faisait. Ces regards qui s'attardaient. Cette façon d'être plus attentive quand Moussa parlait. Cette légère tension dans ses épaules quand il s'éloignait.

Andrea écoutait en silence, les bras légèrement croisés, ce mur invisible qu'elle dressait quand quelque chose la touchait trop près.

— Je sais pas ce que je ressens, finit-elle par dire.

— C'est exactement pour ça qu'il faut pas étouffer ça, répondit Karen. On n'a pas besoin de tout comprendre pour laisser quelque chose exister. Même si c'est juste une étincelle maintenant — laisse-la brûler. Une étincelle qu'on laisse vivre finit toujours par s'allumer en brasier ardent.

Andrea ne répondit rien.

Mais quelque chose dans ses yeux avait changé légèrement — comme une porte qu'on n'a pas ouverte mais qu'on a déverrouillée.

* * *

Le 1er Avril arriva comme tous les matins arrivent — sans prévenir, avec cette indifférence tranquille du temps qui passe qu'on le veuille ou non.

Moussa se leva. S'habilla. Regarda un moment le ciel par la fenêtre de sa chambre — ce ciel d'Abidjan, haut et lumineux, qui ne donnait aucun indice sur ce que la journée allait apporter.

Ce jour-là c'est le jour où tout le monde mentait.

Et Moussa avait choisi ce jour-là pour dire la vérité la plus sincère de sa vie.

Ils se retrouvèrent à quatre dans un coin de la cour — Moussa, Andrea, Alex, Karen — dans cette configuration naturelle de leur groupe

qui s'était formé sans qu'on l'ait vraiment décidé. La lumière du 1er Avril n'avait rien de particulier et resterait pourtant gravée dans la mémoire de Moussa pour toujours.

Alex et Karen étaient là — présents, discrets, cette présence silencieuse des gens qui vous soutiennent sans vous voler votre moment.

Moussa regarda Andrea.

Elle le regardait aussi.

Il prit une inspiration. Discrète, invisible. Et il parla — pas avec un code cette fois, pas avec des lettres empruntées pour se cacher derrière. Avec ses mots, ses vrais mots, ceux qu'il avait répétés cent fois dans sa tête et qui sortirent finalement autrement que prévu — plus simples, plus directs, plus vrais que tout ce qu'il avait préparé.

Il lui dit qu'il l'aimait.

Le silence qui suivit dura deux minutes entières. Deux minutes pendant lesquelles Moussa soutint le regard d'Andrea sans ciller, les mains posées à plat sur ses genoux, le cœur battant avec une violence qu'il espérait invisible. Autour d'eux Alex et Karen retenaient quelque chose — un sourire, un souffle, l'envie de combler ce silence que seule Andrea pouvait combler.

L'atmosphère était lourde. Le silence planait, dense et immobile, avec ce poids particulier des instants qui vont changer quelque chose.

Andrea ouvrit la bouche.

— Oui. J'accepte.

Deux mots.

Moussa ne sourit pas immédiatement. Il laissa d'abord ces deux mots descendre en lui, lentement, jusqu'à l'endroit exact où il portait ce vide depuis si longtemps. Il les laissa s'installer là, chauds et réels, comme une lumière qu'on allume dans une pièce restée trop longtemps dans le noir.

À côté de lui Alex laissa échapper un petit rire soulagé. Karen porta discrètement la main à sa bouche, les yeux brillants.

Puis Moussa sourit.

Pas le sourire automatique. Pas le sourire de façade. Le vrai — celui qu'il réservait aux choses qu'il n'avait pas besoin de montrer aux autres.

Dehors Abidjan continuait de bruire sous le soleil d'avril.

Et Moussa pour la première fois depuis longtemps ne portait plus rien de lourd.

Le Bisou Sur La Joue

— *Ce qu'un geste change* —

Les premiers jours de leur relation furent étranges.

Pas désagréables — étranges. Comme quand on obtient quelque chose qu'on a désiré longtemps et qu'on ne sait plus exactement quoi en faire maintenant qu'on l'a. Moussa se retrouvait dans cette situation paradoxale d'un garçon qui avait tout fait pour arriver là et qui, maintenant qu'il y était, ne savait plus comment se tenir.

Il était timide.

Lui — Moussa, le garçon sociable, celui qui entrait dans une pièce et la remplissait naturellement, celui qui n'avait jamais eu besoin de chercher ses mots avec qui que ce soit — était devenu subitement incapable de parler normalement à la fille qu'il aimait.

En classe il s'asseyait à côté d'elle comme avant. Mais ce qui était naturel avant — ce silence confortable, ces échanges spontanés, cette complicité qui n'avait pas besoin de se justifier — était devenu chargé d'une conscience nouvelle. Chaque mot qu'il allait dire, il le pesait deux fois. Chaque geste, il le calculait. Et le résultat c'était qu'il ne disait presque rien.

Andrea le regardait parfois avec cet air légèrement amusé et légèrement interrogateur de quelqu'un qui attend quelque chose sans vouloir le demander.

Son ami lui en parlait franchement, comme toujours.

— T'es en couple ou t'es en statue ?

Moussa soupirait. Il n'avait pas de bonne réponse.

* * *

Les semaines passèrent dans cette atmosphère suspendue. Leur relation existait — officielle aux yeux d'Alex et Karen, invisible aux yeux du reste du monde conformément à ce besoin instinctif de Moussa de garder les choses précieuses à l'abri des regards. Ils se parlaient, se voyaient en classe, partageaient ces moments de groupe à quatre qui rythmaient leurs journées. Mais entre eux deux spécifiquement il y avait cette distance silencieuse que la timidité de Moussa maintenait sans qu'il le veuille vraiment.

Il voulait faire les choses bien. Tellement bien qu'il finissait par ne rien faire du tout.

Ce fut vers la fin de l'année scolaire qu'Andrea prit les devants.

Un soir après les cours, alors que les autres élèves se dispersaient dans la chaleur d'Abidjan, elle s'approcha de Moussa avec cette détermination tranquille qu'elle avait pour les choses importantes. Il vit quelque chose dans ses yeux — une décision prise, une intention claire — et quelque chose se contracta légèrement dans sa poitrine.

— Je veux te parler.

Moussa hocha la tête. Ils s'écartèrent un peu du flux des élèves qui rentraient, trouvèrent un espace tranquille près du mur de l'école. Andrea prit une inspiration.

Ce qu'elle allait dire, Moussa ne l'attendait pas. Il était venu prêt à s'excuser — il sentait confusément depuis des semaines qu'il devait quelque chose à cette relation qu'il n'avait pas su habiter correctement. Mais il pensait que c'était elle qui allait parler en premier. Que c'était elle qui allait lui dire ce qui n'allait pas.

Il ouvrit la bouche avant qu'elle n'ait pu commencer.

— Andrea.

Elle le regarda, surprise par l'interruption.

— Laisse-moi parler d'abord.

Un silence. Elle hocha légèrement la tête.

Et Moussa parla. Pas avec des codes, pas avec des détours. Avec ces mots maladroits et sincères qui sortent quand on arrête de contrôler et qu'on laisse simplement la vérité prendre la forme qu'elle veut.

Il lui dit qu'il savait qu'il avait été distant. Qu'il savait qu'il n'avait pas été le garçon qu'il aurait voulu être depuis ce 1er Avril. Qu'il avait peur — pas d'elle, pas de leurs sentiments — mais de mal faire, de ne pas être à la hauteur, de décevoir quelqu'un à qui il tenait vraiment. Il lui dit qu'il ne voulait pas la perdre. Que peu importait le rythme, peu importaient les maladresses, il voulait continuer. Avec elle. À leur façon.

— On peut aller à nos rythmes, dit-il. Mais je veux pas que tu t'en ailles.

Le silence qui suivit fut différent de tous les silences qu'il avait connus avec elle. Pas le silence de l'attente ou de l'incertitude. Un silence qui respirait.

Andrea le regarda longtemps. Quelque chose dans son visage s'était déposé — cette légère tension qu'elle portait depuis des semaines, cette question qu'elle n'avait pas encore posée et à laquelle il venait de répondre sans qu'elle l'ait formulée.

Puis elle fit un pas vers lui.

Et elle posa ses lèvres sur sa joue.

Ce fut bref. Quelques secondes à peine — la chaleur douce de ce geste simple, cette proximité soudaine après tant de distance maintenue. Moussa ne bougea pas. Il ne respira presque pas. Il resta immobile comme quelqu'un qui a peur que le moindre mouvement ne fasse disparaître ce moment.

Puis elle recula d'un pas. Le regarda avec ce demi-sourire qu'il apprenait à reconnaître — celui qui ne disait pas tout mais disait l'essentiel.

— À nos rythmes, dit-elle simplement.

Moussa sentit quelque chose se déposer en lui. Pas une explosion — jamais une explosion avec lui. Quelque chose de plus doux que ça. Comme une tension qu'on relâche enfin après l'avoir tenue trop longtemps. Comme une respiration complète après des semaines de souffle retenu.

Il sourit. Le vrai sourire.

Les vacances approchaient à grand pas. On sentait la fin de l'année dans l'air — cette légèreté particulière des dernières semaines de cours, quand les professeurs relâchent légèrement la pression et que les élèves commencent à exister à moitié dans le présent et à moitié dans l'été qui arrive.

Un soir, quelques jours avant la fin officielle de l'année, ils se retrouvèrent à deux — sans Alex, sans Karen, juste eux.

Ils parlèrent longtemps. De tout et de rien, de l'année qui s'achevait, de leurs familles, de ces petites choses sans importance qui comptaient parce que c'était eux qui se les racontaient. Et puis la conversation ralentit naturellement, comme elle faisait toujours entre eux quand ils avaient épuisé les mots et qu'il restait quelque chose de mieux que les mots.

Moussa la regarda.

— On se perd pas, dit-il. Peu importe ce qui arrive l'année prochaine, les classes différentes, tout ça. On se perd pas.

Andrea le regarda un moment en silence. Dans ses yeux il y avait quelque chose qu'il ne lui avait pas encore vu — quelque chose de vulnérable et de décidé à la fois.

— On se perd pas, répéta-t-elle.

Ce n'était pas une promesse faite à la légère. Ils le savaient tous les deux. C'était le genre de mots qu'on dit quand on a conscience que le temps et les circonstances ne demandent qu'à séparer les gens — et qu'on choisit malgré tout de résister à ça.

L'année scolaire se termina quelques jours plus tard.

Moussa la quitta ce dernier jour avec ce bisou sur la joue encore dans la mémoire — cette chaleur simple et immense, ces quelques secondes qui avaient tout changé sans rien bouleverser.

Il rentra chez lui dans la chaleur d'Abidjan, le cœur plein pour la première fois depuis longtemps.

Et quelque part dans cette ville, une fille au teint noir qui l'avait regardé sans reculer depuis le premier jour portait les mêmes mots que lui.

On se perd pas.

La Distance

— *Ce qu'on apprend en s'éloignant* —

Les premières vacances en couple avaient quelque chose d'inédit.

Moussa ne savait pas exactement à quoi s'attendre. Il n'avait pas de modèle pour ça — pas de grand frère qui lui aurait expliqué comment on aime quelqu'un quand on ne le voit plus tous les jours, pas de manuel pour naviguer cette nouvelle géographie de l'absence. Il avançait à tâtons, comme il avait toujours avancé dans les choses qui comptaient vraiment.

Les premiers jours il appela. Pas tous les jours — il ne voulait pas être celui qui sature, celui dont la présence devient une pression. Il appelait quand l'envie était là, quand quelque chose lui arrivait et que sa première pensée était de le partager avec elle. Ils parlaient longtemps parfois — de rien de particulier, de tout ce qui remplissait leurs journées séparées. Sa voix dans l'écouteur avait cette qualité particulière des choses familières dans un contexte nouveau — la même Andrea, mais différente, comme vue sous un autre angle.

Ils s'envoyaient des messages. Ils se retrouvaient parfois — pas souvent, les vacances avaient leurs propres logiques familiales qui ne laissaient pas toujours de place aux rendez-vous — mais ces fois-là avaient la saveur des choses rares. Ils se retrouvaient dans un coin

d'Abidjan, parlaient, riaient, existaient ensemble pendant quelques heures avant que la vie quotidienne ne les reprenne chacun de son côté.

C'était léger. C'était bien.

Mais il y avait les autres moments.

Ceux où le téléphone était silencieux. Ceux où les journées passaient sans qu'ils se parlent — pas par froideur, pas par oubli, juste parce que la vie de vacances avait son propre rythme qui n'attendait personne. Moussa jouait, traînait avec les siens, occupait ses journées de cette façon vague et confortable qu'ont les vacances d'exister sans structure.

Et dans ces moments-là, il pensait à elle.

Pas avec angoisse — avec ce manque doux et précis de quelqu'un dont on connaît la place exacte dans sa vie.

* * *

C'est là qu'il comprit quelque chose sur lui-même.

Ce fut un soir ordinaire. Il venait de raccrocher après une conversation avec Andrea — une de ces conversations sans sujet précis qui durent longtemps et se terminent avec le sentiment d'avoir passé du bon temps sans savoir exactement pourquoi. Il posa son téléphone, s'allongea sur son lit, regarda le plafond.

Et il se vit.

Pas physiquement — intérieurement. Il vit sa façon d'être dans cette relation avec la clarté soudaine de quelqu'un qui comprend quelque chose qu'il savait depuis longtemps sans pouvoir le formuler.

Il n'était pas du genre à être collé. Il n'était pas du genre à avoir besoin de présence constante, de messages toutes les heures, de cette proximité permanente que certains confondaient avec l'amour. Ce n'était pas sa façon à lui.

Sa façon à lui c'était différente.

C'était avoir besoin de distance pour mieux mesurer ce que quelqu'un comptait. C'était penser à quelqu'un dans le silence, dans les moments creux, dans ces espaces entre les choses où on se retrouve seul avec ce qui est vrai. C'était s'éloigner un peu — pas pour fuir, jamais pour fuir — mais parce que l'éloignement lui permettait de voir plus clairement. Et puis avoir besoin de revenir. Avoir besoin de retrouver.

Voilà comment j'aime.

La pensée était simple et nette, comme une évidence qu'on aurait cherchée longtemps dans des endroits compliqués. Il aimait avec de la distance et des retrouvailles. Il aimait dans le silence autant que dans la présence. Il aimait de loin sans aimer moins.

Ce n'était pas un défaut. C'était lui.

* * *

Les vacances se terminèrent comme elles avaient commencé — doucement, sans date précise dans la mémoire, juste cette sensation progressive que l'été touchait à sa fin et que la rentrée approchait avec ses propres promesses et ses propres inconnues.

Moussa et Andrea s'étaient parlé, vus, manqué et retrouvés tout au long de ces mois. Leur relation avait survécu à l'absence — peut-être même qu'elle en était sortie plus solide, débarrassée de la fragilité des premières semaines, portée maintenant par quelque chose de plus ancré.

La veille de la rentrée, Moussa lui envoya un message.

Pas un long message. Juste quelques mots — sa façon à lui, concise et sincère.

Demain on se retrouve.

Elle répondit rapidement. Trois mots seulement, qui résumaient tout ce qu'il avait besoin de savoir.

J'y serai.

Moussa sourit dans le noir de sa chambre. Dehors Abidjan respirait dans la chaleur de la dernière nuit d'août, indifférente et bienveillante comme toujours.

Il posa son téléphone. Ferma les yeux.

Et pour la première fois depuis longtemps, il attendait la rentrée avec impatience.

La Saint-Valentin

— *Ce que l'amour coûte* —

La rentrée en 3ème se fit sans accroc.

Moussa se retrouva en 3ème 1, Andrea en 3ème 4. Trois classes d'écart — pas insurmontable, mais suffisant pour que leurs journées n'aient plus la même structure qu'avant. Plus de voisinage en classe, plus de récréations automatiquement partagées, plus de ces moments ordinaires qui avaient été le terreau de tout ce qu'ils avaient construit.

Il entra dans sa nouvelle classe ce premier matin avec son assurance habituelle, fit le tour de la salle du regard — et se figea imperceptiblement.

Mina.

Elle était là, assise à quelques rangs de lui, les cheveux coiffés différemment, un peu grandie, avec ce visage qu'il n'avait pas revu depuis cette 6ème interrompue par un virus et une distance qui n'avait jamais vraiment été comblée. Elle leva les yeux au même moment. Leurs regards se croisèrent.

Ce ne fut pas un choc. Plutôt une étrangeté douce — comme retrouver un livre qu'on avait perdu et réaliser qu'on n'en avait plus vraiment besoin mais qu'on était content de le revoir quand même. Moussa sentit quelque

chose passer en lui — pas des sentiments retrouvés, non. Quelque chose de plus paisible que ça. Une forme de clôture silencieuse pour quelque chose qui n'avait jamais vraiment eu le temps de se terminer correctement.

Elle s'approcha pendant la récréation. Le salua. Il lui sourit — sincèrement, sans gêne, sans arrière-pensée.

Moussa rentra ce soir-là avec une pensée simple et nette — il avait grandi. Pas seulement en taille. Dans sa façon de porter le passé, dans sa façon d'être là sans que les fantômes l'encombrent. Il pensa à Andrea et sourit dans le trajet.

* * *

La semaine suivante, son père intervint à nouveau. Moussa ne sut jamais exactement ce qui motiva cette décision — une question d'options, de filières, d'emploi du temps mal agencé. Le résultat fut le même qu'en 4ème — Moussa fit ses cartons, dit au revoir à Mina et aux autres d'un signe de la main, et se retrouva devant une nouvelle porte.

Cette fois c'était la 3ème 7.

Il entra. Fit le tour de la salle. Trouva une place. L'atmosphère était différente — plus calme, moins électrique. Moussa s'y fit en quelques jours, comme toujours. Il parla, plaisanta, écouta. Il trouva sa place dans ce nouvel univers avec cette facilité déconcertante qui était sa marque depuis toujours.

Et il se retrouva flanqué de deux voisines qui passaient leur temps à le taquiner — des filles vives et drôles dont la compagnie rendait les cours moins longs et les journées plus légères. Moussa riait avec elles, leur rendait leurs taquineries avec intérêt, et vivait ces journées de 3ème 7 avec une légèreté qu'il n'avait pas toujours connue.

Il vivait bien.

Mais il n'oubliait jamais de prendre des nouvelles d'Andrea.

Pas directement — il avait cette pudeur particulière, cette façon détournée de s'assurer que quelqu'un allait bien sans avoir l'air de vérifier. Un message glissé entre deux cours. Une question posée à Karen avec une désinvolture soigneusement calculée. Un regard cherché dans la cour pendant les récréations — et parfois trouvé, ce regard bref et suffisant qui disait *je suis là, toi aussi, c'est bien*.

* * *

Et puis arriva le 14 février.

Moussa y avait pensé depuis plusieurs semaines. Pas avec l'angoisse de quelqu'un qui ne sait pas quoi faire — avec cette attention silencieuse qu'il mettait dans les choses qui comptaient. Il voulait que ce soit bien. Pas grand, pas spectaculaire — bien. Quelque chose qui lui ressemble, qui leur ressemble, qui ne soit pas une copie de ce qu'on voit partout mais quelque chose de sincère et de réfléchi.

Il choisit un cadeau avec soin. Quelque chose de simple en apparence, qui demandait pourtant de connaître la personne pour le choisir — le

genre de cadeau qui dit *je t'ai regardée, j'ai écouté, je sais qui tu es*. Il le prépara avec ce soin particulier de quelqu'un qui offre quelque chose de précieux sans vouloir que ça se voie trop.

Il trouva Andrea pendant la récréation. Il lui tendit le cadeau sans grand discours — ce n'était pas son style, les grands discours dans ces moments-là. Juste le geste, direct et sincère, avec ce sourire qu'il réservait aux choses vraies.

Elle le regarda. Regarda le cadeau. Puis elle sourit — ce sourire entier qu'il ne voyait pas souvent et qui valait tous les discours du monde.

— Merci, dit-elle simplement.

Sa façon de dire merci avait quelque chose de différent ce jour-là. Pas le merci poli qu'on dit par habitude — un vrai merci, chargé, qui venait de quelque part de profond. Moussa le sentit sans pouvoir l'expliquer.

Il était heureux.

Mais le bonheur de cette matinée ne dura pas jusqu'au soir.

* * *

Dans l'après-midi Andrea le trouva avec cette expression qu'il avait appris à reconnaître — ce léger froncement entre les sourcils, cette façon de tenir ses bras contre elle comme une armure légère. Quelque chose l'avait contrariée.

Elle lui parla de leurs amies. De ce qu'elle leur avait dit — ou ce qu'elle avait laissé paraître — sur leur relation. Moussa écouta. Et

progressivement, à mesure qu'il comprenait ce qu'elle lui racontait, quelque chose se durcit doucement en lui.

Leur relation était secrète. Moussa avait toujours eu ce réflexe de protéger les choses précieuses des regards extérieurs. Alors apprendre qu'elle en avait parlé avec ses amies toucha quelque chose en lui qu'il ne s'attendait pas à trouver aussi sensible.

Il se mit en colère. Pas une colère explosive — jamais explosive avec lui. Une colère froide et précise, celle qui arrive quand quelque chose d'important a été traversé sans permission. Il lui dit ce qu'il ressentait sans détour mais sans violence — que leur histoire était à eux, que ce qu'ils construisaient méritait d'être protégé, que la confiance pour lui ce n'était pas un mot vague mais quelque chose de concret et d'essentiel.

Andrea l'écouta. Elle ne se défendit pas beaucoup.

Ils se séparèrent ce soir-là sans que les choses soient complètement résolues.

Moussa rentra chez lui avec ce goût amer des journées qui commencent bien et finissent autrement. Il repensa au matin — son sourire quand elle avait reçu le cadeau, ce *merci* qui venait de quelque part de profond.

L'amour, il commençait à le comprendre, ce n'était pas seulement les beaux moments. C'était aussi ça — ces frictions douces-amères, ces malentendus qui testaient la solidité de ce qu'on avait construit. Ces soirs où on allait se coucher sans que tout soit parfait mais où on savait quand même que l'autre était là.

Il prit son téléphone. Hésita une seconde. Puis posa un message court — sa façon à lui de dire que la journée ne se terminerait pas sur cette note-là.

Elle répondit rapidement.

Pas beaucoup de mots entre eux ce soir-là. Mais suffisamment.

La Blague Cruelle

— *Ce qu'on ne devrait pas toucher* —

Les semaines qui suivirent la Saint-Valentin furent paisibles.

La friction de ce soir-là s'était dissoute progressivement, comme ces nuages qui font peur un moment et qui se dispersent sans avoir vraiment plu. Ils n'en reparlèrent pas directement — ce n'était pas leur style, ni à l'un ni à l'autre, de revenir longuement sur ce qui avait été dit. Ils avançaient. C'était leur façon.

Moussa vivait cette période avec une certaine sérénité nouvelle. L'année de 3ème avait quelque chose de différent des années précédentes — plus lourde en enjeux, avec ce BEPC qui se profilait à l'horizon comme une échéance inévitable, mais aussi plus mature dans sa façon de la traverser. Il travaillait sérieusement, sans se laisser déborder par l'anxiété. Il avait ses repères — sa classe, ses deux voisines qui continuaient de le taquiner avec une constance admirable, Alex qu'il retrouvait en dehors des cours, et Andrea quelque part dans cette école, à trois classes de distance mais toujours présente dans le fond de ses journées.

La vie allait.

Ce fut un jour ordinaire que Karen vint le trouver.

Moussa était entre deux cours, le sac posé sur les genoux, à demi absorbé par une conversation avec un camarade. Il vit Karen approcher depuis le couloir avec cette expression qu'il ne sut pas déchiffrer immédiatement — quelque chose entre la gêne et une légèreté forcée.

— Moussa, j'ai un message d'Andrea.

Il se redressa légèrement. Quelque chose dans le ton de Karen l'alerta sans qu'il sache encore pourquoi.

— Elle dit que... elle veut plus de la relation.

Le silence qui suivit dura quelques secondes.

Moussa entendit les mots. Les laissa entrer. Les sentit atterrir quelque part dans sa poitrine avec ce poids particulier des choses qu'on n'attendait pas et qu'on ne sait pas où mettre.

Il ne dit rien immédiatement. Il regarda un point fixe devant lui et laissa son visage faire ce qu'il savait faire depuis longtemps dans ces moments-là. Rester neutre. Rester en surface. Ne rien laisser passer.

— D'accord, dit-il finalement.

Sa voix était calme. Presque trop calme.

— D'accord. Merci de me l'avoir dit.

Il reprit sa conversation avec son camarade. Ou du moins il fit semblant.

Intérieurement c'était ce silence qu'il connaissait bien — ce silence qui n'était pas vraiment du calme mais du vide. Ce vide qu'il avait cru

combler, ce vide qu'il avait appris à remplir avec Andrea, avec leurs mains entrelacées sous le bureau, avec le bisou sur la joue, avec à *nos rythmes* — et qui revenait maintenant, intact, comme s'il n'était jamais vraiment parti.

Il ne pleura pas. Il portait.

Mais cette fois quelque chose était différent. Avec Andrea c'était réel. C'était construit. C'était ces mois de fous rires et de silences et de mains dans les mains. C'était OJT et ECQTMV et le 1er Avril et le bisou sur la joue.

Comment est-ce que quelque chose de réel pouvait finir par un message transmis par une intermédiaire ?

Il décida de faire ce qu'il savait faire dans ces moments — se concentrer sur autre chose. Il canalisa tout — la douleur, la confusion, le vide — dans ses cahiers, dans ses révisions.

Il travailla. Il avança. Il fit semblant d'être impassible.

* * *

Ce fut deux jours plus tard qu'Andrea elle-même vint le trouver.

Moussa la vit approcher et quelque chose se prépara en lui — cette légère tension de quelqu'un qui s'apprête à recevoir une confirmation de ce qu'il sait déjà et qui n'en a pas vraiment envie.

Mais Andrea n'avait pas l'air de quelqu'un qui venait confirmer une rupture.

Elle avait l'air gênée.

— C'était pas moi, dit-elle directement. C'était Karen. Elle voulait te faire une blague.

Moussa la regarda.

Il traita l'information lentement. C'était une blague. Karen avait inventé ce message. Andrea n'avait jamais dit ça. La rupture n'avait pas eu lieu. Tout ce qu'il avait porté ces deux derniers jours — le vide, la douleur, ce travail silencieux de deuil qu'il avait entamé sans le montrer à personne — tout ça pour une blague.

Il sentit deux choses simultanément et contradictoires.

La première était du soulagement — un soulagement immense, presque physique, comme quand on apprend qu'une mauvaise nouvelle était fausse et que le corps relâche une tension qu'il ne savait plus qu'il tenait.

La deuxième était de la colère.

Pas contre Karen exactement — ou pas seulement contre Karen. Contre l'idée même. Contre le fait que quelqu'un avait choisi ses sentiments comme terrain de jeu. Que la fin de ce qu'il avait avec Andrea avait été utilisée comme matière à plaisanterie. Qu'il avait traversé deux jours entiers de douleur réelle pour une invention.

Il garda la colère à l'intérieur. Comme toujours.

— D'accord, dit-il à Andrea.

— T'es en colère, dit-elle. Ce n'était pas une question.

— Un peu, admit-il.

— Je comprends.

Ils restèrent un moment en silence. Pas un silence inconfortable — un silence qui reconnaissait que quelque chose de pas bien s'était passé et qu'il fallait lui laisser le temps d'exister avant de passer à autre chose.

— C'était pas bien, dit Moussa finalement. Jouer avec ça. C'était pas bien.

Andrea hocha la tête.

— Je sais, dit-elle simplement.

Moussa la regarda. Ce regard direct qui ne reculait pas — toujours là, toujours le même depuis ce premier jour dans la cour de la 4ème. Il sentit la colère se déposer légèrement, sans disparaître complètement mais sans occuper tout l'espace non plus.

Il décida de ne pas en faire plus. De ne pas transformer cet incident en quelque chose de plus grand qu'il n'était. De laisser la colère exister sans la nourrir.

Il regarda Andrea une dernière fois.

— On continue, dit-il.

Pas une question. Une déclaration. Tranquille et ferme comme les choses qu'on dit quand on sait ce qu'on veut.

Andrea sourit — ce sourire rare et entier qu'il aimait sans jamais se lasser.

— On continue, répéta-t-elle.

Moussa rentra chez lui ce soir-là avec ce sentiment ambigu des journées qui vous laissent à la fois soulagé et légèrement abîmé. Il s'allongea sur son lit, regarda le plafond.

Il pensa à ce qu'il avait traversé ces deux jours. À la vitesse à laquelle il avait tout rangé, tout mis à distance. À cette capacité qu'il avait de fonctionner en surface quand tout brûlait en dessous.

C'était un don. Et peut-être aussi un problème.

Mais il cherchait. C'était peut-être ça, grandir — chercher ce milieu sans être sûr de jamais le trouver complètement, mais avancer quand même.

Il prit son téléphone. Envoya un message à Andrea. Rien d'important — juste une pensée, juste sa façon de dire qu'ils étaient encore là.

Elle répondit rapidement.

Il sourit dans le noir.

S'effacer Pour Elle

— *Ce qu'on sacrifie sans demander* —

Le BEPC approchait.

Moussa le sentait dans l'air — cette tension particulière qui s'installait progressivement sur l'école comme une météo, changeant la façon dont les professeurs parlaient, dont les élèves se tenaient, dont les couloirs sonnaient différemment entre deux cours. Les révisions s'intensifiaient. Les soirées s'allongeaient sur les cahiers. Les conversations entre camarades dérivait de plus en plus souvent vers les examens, les coefficients, les matières qui faisaient peur.

Moussa travaillait. Sérieusement, méthodiquement, avec cette discipline silencieuse qu'il s'imposait quand quelque chose comptait vraiment. Il avait des objectifs — pas seulement passer, mais bien passer. Il voulait prouver quelque chose, pas aux autres, à lui-même.

Mais plus l'examen approchait, plus une pensée revenait.

Andrea.

Il la regardait différemment ces dernières semaines. Pas avec moins d'amour — avec plus d'attention. Il voyait les signes que quelqu'un qui n'aurait pas appris à observer n'aurait pas remarqués. La légère fatigue dans ses yeux certains matins. Cette façon de feuilleter ses cahiers avec

une concentration un peu forcée. Ces moments où elle semblait absente en pleine conversation, perdue dans ses propres révisions, dans ses propres pressions.

Andrea était brillante — il le savait depuis ce premier jour dans la cour. Mais être brillante n'immunisait pas contre l'angoisse. Et l'angoisse du BEPC, Moussa pouvait la lire sur elle même quand elle faisait tout pour ne pas la montrer.

Il pensait à ça le soir dans sa chambre. Il pensait à ce que représentait leur relation dans ce contexte — les messages, les appels, le temps et l'énergie émotionnelle que ça demandait. Et il ne voulait pas être une charge.

Pas maintenant. Pas pour ça.

* * *

L'idée germa lentement, sur plusieurs jours. Ce n'était pas une décision prise d'un coup — c'était une conviction qui s'installait progressivement, avec cette logique tranquille et un peu têtue qu'il avait pour les choses qu'il décidait vraiment. Si Andrea devait se concentrer entièrement sur son examen, alors il fallait qu'il disparaisse de son horizon émotionnel. Pas pour toujours — juste le temps que ça passe.

Le problème c'est qu'Andrea n'accepterait jamais ça s'il lui disait la vérité. Il la connaissait — cette fierté tranquille, cette façon de ne pas vouloir qu'on décide à sa place ce qui était bon pour elle. S'il lui disait *je m'éloigne pour que tu te concentres*, elle refuserait.

Alors il fit autre chose.

Il inventa une histoire.

Ce ne fut pas élaboré. Il fit juste ce qu'il fallait. Laissa filtrer une rumeur — discrètement, avec ce sens du timing qu'il avait développé sans le chercher. Une rumeur qui disait qu'il s'intéressait à une autre fille. Pas de nom précis, pas de détails trop nets — juste suffisamment de flou pour que ça circule et arrive aux oreilles d'Andrea.

Ce fut efficace. Plus efficace qu'il ne l'avait voulu, peut-être.

Ils cessèrent de se parler.

Moussa vivait dans cet espace étrange de quelqu'un qui a choisi sa propre douleur. Il savait pourquoi il faisait ça. Il savait que c'était temporaire. Il savait — ou du moins il espérait — qu'il y aurait un après.

Mais savoir les choses n'empêchait pas de les ressentir.

Le soir dans sa chambre il pensait à elle. Il imaginait ce qu'elle pensait — si elle était en colère, si elle était blessée, si la rumeur lui avait fait l'effet qu'il avait voulu ou quelque chose de bien pire. Il ne savait pas. Il ne pouvait pas savoir. Il avait coupé le fil et maintenant il vivait de l'autre côté.

C'était le prix à payer.

Il l'accepta. Il se replongea dans ses révisions avec une intensité redoublée, transformant l'absence d'Andrea en carburant pour ses cahiers.

* * *

Le jour de l'examen arriva.

Moussa se leva tôt ce matin-là, avec cette clarté particulière des grandes journées — pas d'angoisse, pas de fébrilité excessive, juste cette présence à lui-même de quelqu'un qui a préparé ce moment et qui est prêt à l'habiter.

Il arriva au centre d'examen et chercha sa salle. Puis il chercha la salle d'Andrea.

Et le destin, avec ce sens de l'humour particulier qu'il réservait à Moussa depuis toujours, avait placé leurs deux salles face à face.

Il pouvait la voir depuis sa place — ou du moins la voir entrer, s'installer, poser ses affaires avec ces gestes précis et calmes qu'elle avait pour tous. Elle ne le regarda pas.

Il baissa les yeux sur sa copie quand le surveillant donna le signal.

Et il écrivit. Il écrivit tout ce qu'il savait, tout ce qu'il avait révisé dans ces semaines de travail silencieux et acharné. Les mots vinrent — pas facilement, pas comme par magie, mais avec cette solidité de ce qu'on a vraiment appris et pas seulement mémorisé. Il avança page après page.

Quand le surveillant annonça la fin il posa son stylo. Regarda sa copie une dernière fois.

La salle d'Andrea était dans son champ de vision. Il la vit sortir — droite, les épaules détendues, avec cette façon qu'elle avait d'exister après quelque chose de difficile comme si elle l'avait déjà digéré avant même que ça soit fini.

Moussa prit une grande inspiration.

L'examen était passé. Pour lui, pour elle. La raison de son sacrifice avait disparu. Il n'y avait plus rien à protéger de la même façon.

Il lui envoya un message ce soir-là. Court, direct — sa façon à lui.
Je dois te parler.

Les Deux "Je t'aime"

— *Ce qu'on dit vraiment* —

Elle répondit rapidement.

Moi aussi.

Deux mots. Les mêmes deux mots qu'elle avait utilisés le 1er Avril — cette économie de langage qu'elle avait pour les choses importantes.

Ils se donnèrent rendez-vous le lendemain. Moussa passa la soirée à préparer ce qu'il allait dire. Pas avec des notes — il n'était pas du genre à écrire ses mots à l'avance. Mais dans sa tête, dans ce silence de sa chambre, il laissa les choses se mettre en ordre. Il voulait être honnête. Complètement honnête — pas cette honnêteté partielle qu'il s'accordait parfois.

Tout. Il allait lui dire tout.

* * *

Ils se retrouvèrent le lendemain dans un endroit tranquille — loin de l'école, loin des camarades, loin de tout ce qui aurait pu transformer ce moment en quelque chose de public. Juste eux deux dans la chaleur d'Abidjan.

Andrea était arrivée avant lui. Elle était assise, les mains posées sur ses genoux, avec cette posture droite et calme qu'elle avait toujours. Elle leva les yeux quand il arriva.

Il s'assit en face d'elle.

Un silence préparatoire. Comme avant quelque chose d'important.

— Je vais tout te dire, dit Moussa.

Elle hocha la tête. Elle attendit.

Et il parla.

Il lui dit tout. La rumeur qu'il avait fabriquée de toutes pièces. La façon dont il l'avait laissée circuler, amplifier, faire son chemin jusqu'à elle. Les semaines de distance qu'il avait choisies — pas parce qu'il ne voulait plus d'elle, pas parce qu'une autre fille existait, mais parce qu'il l'avait regardée et qu'il avait vu quelqu'un qui portait déjà beaucoup et à qui il ne voulait pas ajouter du poids.

Il lui dit qu'il avait voulu la libérer pour l'examen. Qu'il avait pensé que c'était la meilleure façon. Qu'il savait peut-être maintenant que ce n'était pas à lui de décider ça à sa place — que c'était une décision qu'il avait prise avec ses propres peurs autant qu'avec son amour pour elle, et que les deux s'étaient mélangés d'une façon qu'il n'avait pas su démêler sur le moment.

Il parla longtemps. Avec cette sincérité totale des gens qui ont décidé de ne plus rien garder pour eux.

Andrea l'écouta sans l'interrompre.

Il finit de parler. Le silence revint.

Andrea le regarda longtemps. Vraiment longtemps — de cette façon qu'elle avait parfois de regarder les gens comme si elle lisait quelque chose qu'ils n'avaient pas dit mais qui était là quand même, visible pour qui savait voir.

Puis elle parla.

Et ce qu'elle dit, Moussa ne l'attendait pas.

Elle ne parla pas de la rumeur. Elle ne parla pas des semaines de distance. Elle parla de lui.

Elle lui dit ce qu'elle voyait quand elle le regardait. Ce garçon sociable et brillant qui portait tout en silence depuis toujours. Ce garçon qui avait besoin d'être aimé vraiment — pas d'un amour fictif, pas d'un amour de façade — mais qui avait tellement peur de ne pas l'obtenir qu'il compliquait lui-même les chemins qui y menaient. Ce garçon dont elle avait appris à reconnaître le vrai sourire — celui qu'il réservait aux choses qu'il n'avait pas besoin de montrer aux autres — et qui était différent de tous les autres sourires qu'il distribuait avec générosité autour de lui.

Elle lui dit qu'elle l'avait vu. Vraiment vu. Pas le Moussa de surface — l'autre, celui d'en dessous.

Moussa l'écouta sans bouger.

Il y avait quelque chose d'étrange et de bouleversant à être vu comme ça. Il avait passé tellement d'années à porter les choses seul, à garder les vraies versions de lui-même à l'abri des regards, qu'entendre quelqu'un les

nommer avec cette précision tranquille lui faisait un effet qu'il ne savait pas nommer exactement.

Pas de l'embarras. Pas de la peur.

Quelque chose qui ressemblait à du soulagement.

Puis elle dit quelque chose qu'il n'avait encore jamais entendu de sa bouche — pas en code, pas en lettres empruntées, pas à travers un intermédiaire ou dans la chaleur d'un 1er Avril avec deux témoins autour. Juste elle, juste lui, juste ces mots dans l'air entre eux.

— Je t'aime, Moussa.

Trois mots. Dits simplement, posément, avec toute la certitude tranquille de quelqu'un qui sait ce qu'il dit et qui a choisi de le dire maintenant.

Moussa sentit quelque chose se déposer en lui — quelque chose de chaud et de réel, quelque chose qui n'avait rien à voir avec le soulagement du 1er Avril ou la légèreté du bisou sur la joue. C'était plus profond que tout ça. C'était le genre de chose qui reste, qui s'installe, qui change la forme de ce qu'on porte.

Il la regarda.

Et pour la première fois il dit ces mots lui aussi — pas OJT, pas un code, pas une déclaration préparée dans sa tête depuis des semaines. Juste la vérité nue, dite pour la première fois vraiment, sans filet.

— Je t'aime, Andrea.

Ils restèrent un moment dans ce silence qui suivit — un silence différent de tous ceux qu'ils avaient partagés avant. Plus plein. Plus

solide. Comme un espace qu'on a construit ensemble et dans lequel on peut enfin respirer normalement.

* * *

Moussa pensa à tout le chemin parcouru. À ce gamin de dix ans assis seul pendant les récréations à penser à Inès sans oser lui parler. À Mina et cette relation d'un seul jour emportée par un virus. À la main retirée. À Karel ignorée dans un couloir. À Fatima et cet amour imaginé qui s'était effondré. À la rumeur du fond de la classe. Au JTD murmuré dans une salle de cours. À ECQTMV. Au 1er Avril. Au bisou sur la joue.

À tout ce chemin — tortueux, maladroit, parfois douloureux — qui l'avait amené là.

Là, dans cet endroit tranquille d'Abidjan, en face d'une fille au teint noir qui l'avait regardé sans reculer depuis le premier jour et qui venait de lui dire *je t'aime* avec toute la simplicité du monde.

Il n'avait pas de mot pour résumer ça. Peut-être qu'il n'y en avait pas.

Peut-être que c'était exactement ça — l'amour. Pas un mot. Pas une formule. Juste ce moment, réel et imparfait et précieux, après tout le reste.

* * *

Les résultats du BEPC tombèrent quelques semaines plus tard.

Moussa ouvrit la liste avec ce calme apparent qu'il mettait sur les choses qui le rendaient nerveux. Il chercha son nom. Le trouva.

Reçu.

Il ferma les yeux une seconde. Laissa ce mot exister — simple, définitif, suffisant.

Puis il prit son téléphone et chercha le nom d'Andrea sur la liste.

Reçue.

Il sourit. Ce sourire-là — le vrai, celui du dedans.

Il lui envoya un message immédiatement.

On a réussi.

Elle répondit en quelques secondes.

On a réussi.

Sous Le Coucher De Soleil

— *Ce qui reste* —

L'été avait cette façon particulière d'exister à Abidjan.

Pas l'été des cartes postales — pas de plages bondées ni de terrasses fleuries. L'été abidjanais c'était autre chose. Une chaleur dense et familière qui s'installait sur la ville comme une présence, l'odeur particulière des rues après une pluie brève et violente, les sons du soir qui prenaient une résonance différente quand les journées s'allongeaient. C'était une saison qui avait sa propre texture, sa propre façon d'habiter le temps.

Moussa vivait cet été-là différemment des autres.

Il avait son BEPC. Il avait Andrea. Il avait ce sentiment rare et précieux d'être arrivé quelque part — pas à une destination finale, rien n'était jamais vraiment final, mais à un point de repos. Un endroit d'où on pouvait regarder derrière soi sans trop de douleur et regarder devant soi avec quelque chose qui ressemblait à de l'espoir.

Les vacances avaient leur rythme. Il jouait, traînait avec les siens, vivait ces journées longues et molles avec cette légèreté qu'il n'avait pas toujours connue. Il parlait à Andrea — pas tous les jours, à leur façon, à

leurs rythmes — et ces conversations avaient cette qualité nouvelle des choses qui n'ont plus rien à prouver.

Il était heureux. Simplement, profondément, sans chercher à le qualifier davantage.

* * *

Ce fut un mois avant la rentrée qu'Andrea lui demanda de la voir.

Pas un message ordinaire — quelque chose dans le ton, dans la façon dont elle l'avait formulé, lui dit que ce qu'elle avait à lui dire était important. Il ne posa pas de questions. Il dit oui. Il choisit l'endroit — un coin qu'il aimait, pas loin de chez lui, où la vue sur le ciel en fin de journée avait quelque chose d'ouvert et de grand qui aidait à penser.

Il arriva le premier. S'assit. Attendit.

Elle arriva quelques minutes plus tard, avec cette démarche tranquille et droite qu'il reconnaîtrait entre mille. Elle s'assit à côté de lui. Ils restèrent un moment en silence à regarder le ciel qui commençait sa transformation — ce moment de la journée où le bleu se retire progressivement pour laisser place à quelque chose de plus chaud, de plus doux, de plus mélancolique.

— Je dois te dire quelque chose, dit-elle finalement.

Il se tourna vers elle.

Elle le regarda. Dans ses yeux profonds il y avait quelque chose qu'il n'avait pas souvent vu — une hésitation. Andrea qui hésitait. Andrea qui cherchait ses mots.

— Ma famille doit partir. On change de ville.

Les mots tombèrent dans l'air du soir avec ce poids particulier des annonces qu'on n'attendait pas et qui réorganisent tout en quelques secondes.

Moussa ne dit rien immédiatement. Il se retourna vers le ciel. Le soleil descendait lentement, sans se presser, indifférent comme toujours à ce qui se passait en dessous de lui.

Changer de ville.

— Quand ? dit-il.

— Avant la rentrée.

Un mois. Moins peut-être. Le ciel continuait de changer de couleur au-dessus d'eux, passant par ces teintes intermédiaires qui n'avaient pas de nom exact — entre l'orange et le rose, entre le jour et la nuit, entre ce qui était et ce qui allait être.

* * *

Ils parlèrent longtemps.

Pas de la séparation directement — pas tout de suite. Ils parlèrent de l'année écoulée. De ce premier jour dans la cour où elle lui avait lancé son défi avec ce calme souverain. Du complot pour Alex et Karen. Du langage codé. Du 1er Avril. Du bisou sur la joue. De ces vacances apprises à s'aimer de loin. De la Saint-Valentin et de la friction qui avait suivi. De la blague cruelle. De la rumeur qu'il avait fabriquée pour elle sans lui demander son avis. Des deux *je t'aime* enfin dits vraiment.

Ils parlèrent de tout ça comme on feuillette quelque chose de précieux — avec soin, avec lenteur, en sachant que chaque page compte.

Moussa parla de ce qu'il avait appris sur lui-même. Cette façon d'aimer à distance et de retrouvailles. Cette façon de porter les choses seul qui était à la fois sa force et son problème. Cette main retirée qui l'avait hanté si longtemps et qui lui semblait maintenant appartenir à quelqu'un d'autre — un garçon de dix ans qui ne savait pas encore comment recevoir ce qu'on lui offrait.

Andrea parla de ce qu'elle avait vu en lui depuis le début. Ce garçon qu'elle avait d'abord mis à distance derrière le mot *frère* — par peur peut-être, par prudence. Et puis Karen avec ses mots sur les étincelles. Et puis elle qui avait choisi de laisser le feu prendre.

— T'avais raison, dit Moussa.

— Sur quoi ?

— Le brasier ardent.

Elle sourit. Ce sourire lumineux qui transformait son visage entier, qui éclairait quelque chose au-delà des traits. Il le regarda avec cette attention particulière de quelqu'un qui sait qu'il est en train de graver quelque chose dans sa mémoire.

* * *

Le soleil était presque au bord de l'horizon maintenant.

Ces dernières minutes de lumière où tout prend une teinte dorée et irréaliste, où les ombres s'allongent démesurément et où le monde semble

retenir son souffle avant la nuit. Abidjan continuait son bruit familier derrière eux — les klaxons lointains, les voix portées par le vent chaud, la vie ordinaire d'une ville qui n'avait aucune idée de ce qui se passait dans ce coin tranquille.

Andrea prit la main de Moussa.

Il la laissa faire. Il sentit cette chaleur familière — la même chaleur que ce muret en 4ème, que ce bureau pendant le cours de français, que tous ces moments où leurs mains s'étaient trouvées sans chercher à se trouver.

— J'ai peur, dit-elle à voix basse.

C'était la première fois qu'il l'entendait dire ça. Andrea qui n'hésitait pas, Andrea qui ne reculait pas, Andrea la forte et l'indépendante — qui lui disait *j'ai peur* avec cette simplicité désarmante des gens qui ont décidé de ne plus cacher les vraies choses.

— Moi aussi, dit-il honnêtement.

— La distance...

— On sait faire la distance.

Elle le regarda. Il soutint son regard.

— On a appris, continua-t-il doucement. L'été dernier on a appris. La distance ça nous a pas séparés — ça nous a juste appris à mieux se retrouver.

Andrea garda le silence un moment. Ses doigts serrèrent légèrement les siens.

— Et si cette fois c'est trop loin ?

Moussa réfléchit. Pas pour trouver la bonne réponse — pour trouver la vraie réponse. Celle qui n'était pas une promesse facile ou un mensonge réconfortant mais quelque chose d'honnête qu'il pouvait dire en la regardant dans les yeux.

— Je sais pas ce qui va arriver, dit-il finalement. Je sais pas si ce sera facile. Je sais pas si y aura des moments difficiles — probablement qu'il y en aura. Mais je sais une chose.

Elle attendit.

— Je sais comment j'aime. Et j'aime pas à moitié.

Le soleil toucha l'horizon.

Ce moment exact — bref, suspendu, irréel — où le disque orangé effleure la ligne lointaine avant de commencer à disparaître. Ce moment qui ne dure que quelques secondes mais qui semble contenir quelque chose d'infini.

Ils étaient assis côte à côte, main dans la main, à regarder cette lumière qui se couchait sur Abidjan avec cette indifférence majestueuse du soleil qui se couche tous les soirs depuis toujours et qui ne sait rien des promesses qu'on fait sous lui.

Andrea posa sa tête sur l'épaule de Moussa.

Il ne bougea pas. Il laissa ce poids doux s'installer — ce poids qu'il connaissait maintenant, qu'il avait appris à recevoir sans reculer.

— On se perd pas, dit-elle à voix basse. Peu importe les villes, peu importe le temps. On finira toujours par se retrouver.

Moussa regarda le soleil disparaître lentement derrière l'horizon.

Il pensa à tout le chemin. À ce gamin de dix ans qui ne savait pas encore ce qu'était aimer. À toutes les blessures, toutes les maladresses, toutes les mains retirées et tous les silences portés seul. À cette longue et tortueuse école de l'amour dont personne ne vous dit qu'elle commence bien avant qu'on soit prêt.

Il pensa à Andrea — à ce défi lancé dans une cour d'école, à ce regard qui ne reculait jamais, à ce sourire lumineux qui valait tous les couchers de soleil du monde.

Il pensa à cette phrase qu'elle avait dite — *on finira toujours par se retrouver* — et il la laissa exister en lui sans chercher à savoir si c'était vrai. Peut-être que c'était vrai. Peut-être que la vie avait ce genre de logique secrète pour les gens qui s'étaient vraiment trouvés.

Ou peut-être pas.

Mais ce soir-là, sous ce coucher de soleil abidjanaï, avec cette main dans la sienne et cette tête sur son épaule, Moussa n'avait pas besoin de savoir la suite.

Il était là. Elle était là.

C'était suffisant.

— On se perd pas, dit-il simplement.

Le soleil disparut.

La nuit tomba doucement sur Abidjan.

Et quelque part dans cette ville qui continuait de vivre et de bruire et d'exister comme elle le faisait toujours, deux jeunes gens restèrent assis un moment de plus dans le noir qui venait — main dans la main, sans se

parler, avec entre eux quelque chose que les mots n'auraient pas su mieux dire.